

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE V.

LE COLONEL DES COLONELS.

(Suite.)

Les compagnons du Gaspacho s'étaient réunis aux soldats étendus dans la cour, et don Cornelio monta seul avec lui les marches d'un large escalier de pierre.

Arrivés à une porte derrière laquelle se faisait entendre un grand tumulte, accompagné de cris de douleur, le bandit ouvrit cette porte et poussa don Cornelio sans cérémonie au milieu d'une immense salle dont l'atmosphère embrasée faillit le suffoquer.

Deux ou trois torchères de fer, fixées à la muraille et garnies de torches de résine, ne jetaient qu'une lumière terne ; car la lueur rougeâtre qu'elles lançaient pâlisait devant les flammes éblouissantes d'un baril d'eau-de-vie qui brûlait tout entier. La chaleur, l'odeur de sang et les effluves de l'alcool, dont la flamme produisait au dehors les clartés singulières qui brillaient derrière les vitres, se mélangeaient dans cette salle d'une horrible façon. Ce ne

fut pas là, cependant, ce qui frappa le plus le capitaine, lorsque ses yeux se furent un peu accoutumés à l'éclat de l'eau-de-vie en combustion.

A travers une haie de spectateurs, qui semblaient prendre le plus vif plaisir à la scène qui se passait sous leurs yeux, le capitaine distingua un malheureux, dépouillé de ses vêtements et attaché à une échelle appuyée contre la muraille ; un homme dont l'aspect féroce, et dont les lueurs violâtres de l'eau-de-vie teignaient la figure enflammée, frappait à coups redoublés d'un fouet de peau de bœuf à plusieurs branches sur le dos du patient, et de temps à autre, il essayait contre le mur le sang qui jaillissait jusqu'à ses mains. Aux marques sans nombre qui souillaient la muraille, on pouvait croire que ce cruel supplice durait depuis longtemps ou avait été infligé à plusieurs victimes. A côté de cet homme, que Lantéjas prit pour un bourreau de profession, une femme, d'un aspect plus odieux encore que ce misérable, semblait l'exciter par ses cris à redoubler de cruauté, et cependant, Dieu sait si le flagellateur avait besoin d'encouragements !

Le Gaspacho, voyant qu'on ne faisait pas attention à lui, s'écria au bout de quelques instants :

— Seigneur capitaine, je vous amène le compagnon du nègre et de l'Indien.

A la grande surprise de don Cornelio, ce fut celui qu'il prenait pour un bourreau de profession qui répondit à ce titre de capitaine.

— C'est bon ! tout à l'heure, je suis à lui, quand ce *coyote* aura confessé où sont ses trésors et sa femme.

Le fouet siffla de nouveau contre la chair du patient, sans que celui-ci fit entendre autre chose que de sourds gémissements.

On a deviné sans peine aux paroles d'Arroyo que la victime de sa barbarie n'était autre que le gendre de don Mariano Silva, don Fernando Lacarra.

C'était le pauvre jeune homme, en effet, qui se laissait tuer sous le fouet plutôt que de faire connaître le lieu où il avait déposé sa femme et son trésor, non pas qu'il attachât à ce dernier autant de prix qu'à sa compagne, mais parce que le même endroit recélait l'un et l'autre.

Insensible à cet affreux spectacle, le Gaspacho, après avoir averti le capitaine de l'arrivée de don Cornelio, était sorti de la salle pour aller rejoindre ses compagnons qui bivouaquaient dans la cour.

Quant au capitaine, il était saisi d'horreur, et ses jambes tremblantes refusaient presque de le soutenir debout.

Indépendamment de la compassion profonde que lui inspirait le sort épouvantable de don Fernando, il pensa que Costal, son intré-

pide défenseur, était mort sans doute, ainsi que Clara, et que son tour n'allait pas tarder à venir aussi.

Tandis qu'il roulait dans son âme un flot de tristes pensées, un homme que les yeux troublés de don Cornelio n'avaient pas encore aperçu, un homme au regard oblique et cruel comme celui du chacal, s'avança vers lui avec les allures tortueuses de cet animal farouche.

Quoique son aspect ne fût pas rassurant, il paraissait cependant moins féroce que ses féroces compagnons, et don Cornelio le vit venir presque avec joie.

Cette joie n'allait être que de courte durée, cependant.

Quand le personnage à l'œil louche fut près du capitaine :

— Mon bon ami, lui dit-il d'un ton patelin, votre costume est bien léger, ce me semble, pour vous présenter devant des gens de distinction.

Lantejas, en effet, grâce aux bons soins des bandits, n'avait conservé que sa chemise et ses calzonerias assez maltraitées par leur brutalité. Bien que l'accent hypocrite de cet homme commençât à lui inspirer presque autant de terreur que l'aspect révoltant de l'autre chef, il sentit que le temps était trop précieux pour trembler plus longtemps sans s'expliquer.

— Seigneur capitaine ! s'écria-t-il.

Mais le chef à figure de chacal l'interrompt :

— Appelez-moi seigneur colonel des colonels, c'est un titre auquel j'ai d'autant plus de droits, que, me l'étant conféré de mon autorité privée, personne n'a le pouvoir de me l'ôter.

— Seigneur colonel des colonels, si vos gens n'avaient eu le soin de me dépouiller d'un fort beau dolman brodé et d'un chapeau de vigogne à galons d'or, vous m'eussiez trouvé moins légèrement vêtu ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; j'ai d'autres griefs plus sérieux à exposer.

— Diable ! mon bon ami, un dolman brodé et un chapeau de vigogne à galons d'or, c'est important et cela doit se retrouver ; ce sont deux objets dont je manque précisément...

— J'ai à me plaindre d'une violence sans excuse. Je me nomme Lantejas, je sers la junta de Zittacuaro sous les ordres de l'illustre Morelos, et je suis capitaine, ainsi que le prouve ma commission.

Une pensée subite et terrible interrompit don Cornelio. Il venait pour la première fois de se rappeler que sa commission, ses dépêches, ses lettres de créance, tout en un mot se trouvait dans la doublure de sa veste, si lestement enlevée.

— Vous vous nommez Lantejas, mon bon ami ! s'écria le colonel des colonels avec ravissement. C'est une bonne fortune... Le capi-

taine respira plus à l'aise.... C'est une bonne fortune... pour nous, et vous allez vous en convaincre.

Ce dialogue avait lieu près d'une table recouverte d'un zarape de laine que le chef de bandits enleva, et don Cornelio frémit à l'aspect de trois têtes déposées sur cette table.

— Tenez, mon bon ami, voici la tête de notre ami Lantejas qu'on vient de décrocher avec les deux autres du portail de l'hacienda del Valle ; concevez-vous combien il est heureux... pour nous de pouvoir, à la place de la tête de l'insurgé Lantejas, y mettre celle de Lantejas le royaliste ?

— Mais c'est un malentendu ? s'écria le capitaine en essuyant du revers de sa main la sueur froide qui décollait de son front. J'ai l'honneur de servir la cause de l'indépendance.

— Bah ! tout le monde en dit autant, mon bon ami, et à moins de preuves évidentes...

— Ces preuves sont dans la doublure du dolman dont on m'a dépouillé.

— Qui a pris ce dolman ? demanda le chef.

— El Gaspacho, répondit le capitaine, instruit du nom de celui qui l'avait amené.

— C'est un guignon terrible ! s'écria le colonel des colonels ! El Gaspacho vient de recevoir l'ordre de partir en toute hâte pour les Cruces ; qui sait s'il reviendra d'ici à huit jours ? Vous en serez quitte pour votre tête et moi pour le dolman qui m'aurait si bien convenu, car nous sommes de la même taille. Allez ! j'y perds plus que vous, mon bon ami !

Un cri terrible retentit dans la vaste salle ; c'était le dernier cri du malheureux qu'on flagellait ; il s'avoua vaincu et s'évanouit. Au même moment le baril d'eau-de-vie embrasé jeta une dernière et aveuglante clarté ; la flamme s'éteignit. A la lueur rougeâtre des torches qui continuaient à brûler, le capitaine ne vit plus que des ombres indécises, semblables à celles d'autant de démons qu'il y avait d'assistants. Au milieu d'une atmosphère chauffée par l'alcool, et parmi ces ombres, il entrevit celle du féroce capitaine qui s'avancait de son côté, comme un jaguar qui lèche ses lèvres sanglantes, et une voix rauque se fit entendre.

— Qu'on amène l'espion, dit-elle, en attendant que l'autre se ranime.

— Le voici, *companero*, répondit Bocardo ; et ils s'avancèrent l'un vers l'autre en s'appelant par leur nom.

— Allons, mon bon ami, c'est à votre tour. Tout naturellement le fouet vous fera confesser que vous êtes un espion du vice-roi ;

ensuite de quoi, tout naturellement encore, on vous débarrassera de votre tête. Je vous conseille donc d'avouer tout d'abord.

Pendant que Bocardo tenait cet effrayant langage, Arroyo, la figure enflammée par l'horrible plaisir qu'il venait de se donner, considérait Lantejas avec des yeux étincelants.

— Avouez tout de suite. lui dit-il, et que cela finisse ; je suis fatigué.

— Seigneur Arroyo, s'écria don Cornelio, je suis capitaine et envoyé par Morelos pour vous transmettre.....

Le capitaine n'osait exécuter la partie de sa mission relative aux avertissements sévères qu'il était chargé de porter à ces deux chefs sanguinaires.

— Les preuves ? dit Arroyo.

— On m'a volé mes papiers.

— Tant pis pour vous. Holà ! femme, continua le chef, viens ici ; ce sera toi qui sera chargée de faire avouer par le fouet à cet espion les coupables desseins qui l'amènent parmi nous.

— Tout à l'heure, répondit la virago que don Cornelio avait aperçue en entrant, et qui était la femme d'Arroyo ; le coyote se ranime et confesse.

— Qu'on l'amène ici, reprit le guerillero.

On s'empressa d'exécuter cet ordre, et l'on détacha le patient, qu'on fut obligé d'apporter ; car il ne pouvait se soutenir. C'était un jeune homme de trente ans environ, dont une cruelle douleur défigurait le noble visage.

— Où sont tes trésors ? demanda le virago.

— Où est ta femme ? s'écria le mari.

A cette question, sa hideuse compagne lui lança un regard de haine jalouse auquel il répondit :

— La femme me vaudra de son père une riche rançon, et c'est pour cela que je la veux.

Le jeune espagnol indiqua d'une voix à peine articulée une chambre retirée de l'hacienda. Cette chambre avait échappé aux recherches des porteurs de torches qui exploraient la terrasse et les corridors. On cessa de s'occuper du capitaine pour courir à la chambre indiquée, et, quelques instants après, Bocardo fut de retour. Il annonça la trouvaille d'un baril de piastres ; mais la femme avait disparu.

A cette nouvelle, un éclair de joie profonde, quoique contenue, se laissa voir sur la figure crispée du pauvre jeune homme, à qui ses trésors semblaient peu importer, pourvu que sa femme échappât aux outrages des bandits. L'émotion qu'il venait d'éprouver le fit évanouir de nouveau. Quant à don Cornelio, il se rappela le

blanc fantôme qu'il avait vu fuir à travers les arbres, et il ne douta pas que ce ne fût la proie qu'on cherchait en vain. Cependant, depuis quelques instants, il se sentait tout autre. Les vapeurs violentes de l'alcool qui remplissaient la salle, l'odeur âcre des torches de résine lui montaient-elles au cerveau, lui qui de sa vie n'avait jamais goûté de liqueurs fortes ? Nous ne savons ; mais il se sentait animé d'une étincelle de ce feu que lui communiquaient les yeux de flammes de Galeana, quand il combattait à côté de lui sous l'égide de sa terrible lance.

— Seigneur Arroyo ! s'écria don Cornelio d'une voix dont le timbre l'étonna lui-même, et vous qui vous faites appeler le colonel des colonels, vous respecterez l'envoyé de Morelos, qui est chargé de vous dire que, si vous continuez à déshonorer par d'inutiles cruautés la cause sainte pour laquelle nous combattons en chrétiens sans peur et non en brigands, il vous fera couper en quatre quartiers qui seront exposés aux quatre points cardinaux.

A cette terrible et insultante menace, les yeux d'Arroyo brillèrent de colère et de rage. Quant à Bocardo, il se troubla et pâlit au nom de Morelos, et le capitaine, effrayé de sa propre audace, mais voulant en profiter avant qu'elle ne s'évanouit, continua :

— Qu'on fasse venir ici le nègre et l'Indien, prisonniers comme moi, et, s'ils ne reconnaissent pas que je suis don Cornelio Lantejas, je consens.....

Arroyo bondit vers le capitaine, et d'une voix sourde :

— Malheur à vous si votre langue a menti ! lui dit-il ; je l'arracherai pour en souffleter les joues d'un imposteur.

Le capitaine se trouvait lancé à des hauteurs inconnues, et il ne répondit à cette horrible menace que par un superbe sourire.

Une minute après, Clara faisait son entrée dans la salle.

— Qui est cet homme, chien de noir ? gronda le féroce Arroyo.

Le nègre sourit de l'intelligence qu'il allait déployer, et montra ses dents blanches sur sa face noire d'un air satisfait.

— C'est le seigneur don Lucas Alacuesta, parbleu ! répondit-il.

Arroyo laissa échapper un rugissement de joie, lorsque Clara, pour cette fois trop ponctuel à suivre les ordres du capitaine, eut jeté le nom par lequel il avait remplacé le nom toujours fatal de Lantejas.

— J'en porte encore un autre, reprit-il sans rien perdre de la fierté de sa contenance.

— Don Cornelio Lantejas, ajouta Clara.

— Les preuves ! les preuves ! s'écria le guerillero en se promenant comme fait le tigre dans sa cage à l'aspect des spectateurs qu'il ne peut dévorer ; je les veux tout de suite.

Un violent tumulte se fit entendre derrière la porte, et, parmi des cris confus, retentissait la voix tonnante de Costal ; un homme fut ouvrir, et l'Indien zapotèque s'élança au milieu de la salle un couteau ensanglanté à la main, tandis qu'il portait, roulé au bras gauche comme une espèce de bouclier, un vêtement dont on ne pouvait distinguer la forme. Costal se retourna pour faire face à ses agresseurs ; mais ceux-ci se tinrent immobiles devant leur chef, et l'un d'eux s'écria que cet Indien venait de poignarder un des leurs.

— Je l'ai fait pour reprendre mon bien, répondit Costal, ou pour mieux dire celui du capitaine Lantejas, et le voici.

En disant ces mots, le Zapotèque déroulait de son bras le dolman dont la perte anéantissait les assertions de don Cornelio, qui reçut, avec une joie que l'on concevra sans peine, cette faveur inespérée du sort.

— Voici mes preuves ! s'écria-t-il, et il s'empressa de retirer ses dépêches par une large ouverture que le poignard de Costal avait faite dans le dolman avant d'arriver au corps du Gaspacho. Le poignard les avait traversées d'outre en outre, et elles étaient tout fraîchement mouillées du sang du ravisseur ; mais elles portaient avec elles trop de preuves de l'identité du capitaine et de la vérité de ses assertions pour qu'on pût les méconnaître.

Les noms de Galeana et de Morelos furent pour lui, au milieu de ce repaire de bandits, comme le souffle de Dieu pour Daniel dans la fosse aux lions.

Les deux féroces guerilleros s'inclinèrent devant ces noms craints et respectés.

— Allez-vous-en, dit Arroyo ; mais, croyez-moi, ne vous vantez jamais devant personne de m'avoir tenu l'arrogant langage que votre bouche a proféré. Quant au seigneur Morelos, dites-lui que chacun combat suivant sa nature, et que, malgré ses menaces, je ne saurais changer la mienne.

— Vous ne pourrez rien faire de ce dolman, ajouta Bocardo, et moi je trouverai moyen de le faire raccommoder.

Arroyo lança un regard de mépris à son associé, et après ces adieux, qui révélaient le caractère des deux bandits, le premier donna l'ordre de rendre aux trois prisonniers les armes et les chevaux qu'on leur avait pris, puis il ajouta :

— Que six cavaliers se mettent en selle pour ramener la fugitive ; qu'on bride mon cheval, car j'irai avec eux, et vous aussi, Bocardo, vous nous accompagnerez.

Bocardo ne répliqua rien ; mais il n'en fut pas de même de la femme d'Arroyo.

— Qu'avez-vous affaire de cette coureuse ? dit elle d'un ton aigre ; n'avez-vous pas le baril de piastres ?

— Je vous ai dit que je la voulais, reprit-il l'œil enflammé de colère, afin de tirer une rançon de son père ; vous resterez ici pour veiller au trésor. J'irai, ajouta-t-il avec un blasphème, et vous le trouverez bon, sinon.....

Le bandit tira son poignard avec un geste si menaçant, que la femme n'osa plus s'opposer aux volontés de son mari.

Pendant ce temps, don Cornelio et ses deux compagnons s'empresaient de quitter l'hacienda pour gagner le lac d'Ostuta ; car il était dix heures du soir, et la lune devait se lever à minuit.

Quant au malheureux don Fernando, personne ne pensait à lui prodiguer les soins que son horrible état réclamait.

Toutefois, avant d'accompagner don Cornelio au lac mystérieux et à la montagne enchantée, nous devons revenir vers Gaspar, le messager de Gertrudis, le Zapote son compère et le colonel Tres-Villas, que nous avons laissé dans les fourrés de bambous du fleuve.

CHAPITRE VI.

OU JUAN EL ZAPOTE SENT SA VERTU CHANCELER.

Nous avons dit que Caldelas et don Rafael avaient fortifié l'hacienda del Valle de façon à la rendre capable de résister à toutes les forces de l'insurrection dans la province. Indépendamment de trois pièces de campagne fournies par le gouverneur d'Oajaca, don Rafael avait obtenu que le gouvernement espagnol se chargeât de la paye des hommes de la garnison, au nombre d'une centaine environ, en lui laissant le commandement en chef.

Cette charge, peu onéreuse du reste au trésor du vice-roi, eût excédé les moyens du colonel ; sa fortune, quoique assez considérable, n'eût pas suffi, comme on le pense bien, à l'entretien et à l'équipement de ses soldats pendant près de deux ans.

La solde était par elle-même fort modique ; mais les droits de péage payés par tout le commerce qui se faisait entre Puebla et Oajaca, et que prélevait le commandant de l'hacienda, le doublerent et au delà, d'où il résultait que la garnison ne songeait nullement à se plaindre de la longueur ni des fatigues d'un service aussi bien rétribué.

Le lieutenant Veraegui, homme brave, entreprenant et actif, chargé du commandement en l'absence du colonel, s'était contenté

depuis longtemps de se tenir sur la défensive, jusqu'au moment où il avait appris et fait savoir à don Rafael que la guerilla d'Arroyo était de retour dans la province. Il avait résolu alors d'en finir avec elle, s'il était possible.

Cependant, comme il était assez intéressé et fort peu scrupuleux, tout brave qu'il fût, il ne s'était pas pressé de mettre ses projets à exécution. Il était bien aise de laisser Arroyo s'enrichir et s'engraisser de pillage, pour tirer à la fois honneur et profit de la déroute du guerillero. En sa qualité d'Espagnol, peu lui importait que les créoles fussent rançonnés, si le fruit des rapines d'Arroyo devait grossir ses prises. Ses soldats partageaient complètement sa manière de voir, et ceci servira à expliquer comment il s'était borné jusqu'alors à la sortie dans laquelle il avait tué ou pris et fait prendre une dizaine de bandits.

Le lieutenant Veraegui se trouvait dans ces dispositions de neutralité philosophique, lorsque, le matin de ce même jour où don Rafael tâchait de se dérober à la poursuite des hommes d'Arroyo, un message du gouverneur d'Oajaca lui était parvenu.

Ce message lui intimait l'ordre d'avoir à en finir le plus tôt possible avec les brigands qui infestaient la province, et lui annonçait l'arrivée d'un renfort d'une soixantaine d'hommes des milices provinciales pour le soir même.

Le Catalan maugréa quelque peu à la réception de cet ordre, qui le forçait à diminuer ses bénéfices en hâtant l'exécution de ses projets ; mais il ne songea pas un instant à y désobéir. Seulement, son humeur, naturellement peu endurante à l'égard des insurgés, ne s'adoucit pas de ce contre-temps, et ne présageait rien de bon pour ceux qui auraient le malheur de tomber entre ses mains.

Si l'on ajoute à cela que le message basait cette injonction d'en finir au plus vite avec la bande d'Arroyo, sur la nouvelle de la marche prochaine de Morelos sur Oajaca, de la levée du siège de Huajapam et de la déroute complète des assiégeants, on concevra combien le lieutenant catalan se reprocha la mansuétude dont il avait usé envers les quatre bandits qu'il avait fait pendre par le cou, au lieu de les faire pendre par les pieds, comme leurs trois compagnons.

Une heure environ après le passage du capitaine Lantejas devant l'hacienda del Valle, et quelques minutes seulement après que, grâce aux ombres de la nuit, les têtes suspendues à la porte purent être enlevées par ordre d'Arroyo, deux individus s'approchèrent des murs crénelés du manoir de don Rafael.

Ces deux hommes étaient le messenger Gaspar et son compère Juan el Zapote, qui avaient attendu l'obscurité pour se glisser jus-

qu'à l'hacienda, de crainte de tomber le jour entre les mains des guerrilleros qui la bloquaient.

Tous deux s'étaient tenus cachés jusqu'au delà du coucher du soleil, et ils avaient d'autant moins couru de risque de se faire prendre par les gens d'Arroyo, qu'on sait que celui-ci les avait rappelés pour concentrer toutes ses forces sur San Carlos.

— Je ne vois personne autour de nous, ma foi ! tout est désert par ici, dit le Zapote quand tous deux furent parvenus à l'entrée de longue allée de frênes qui précédait l'hacienda. Selon toute probabilité, mes ex-compagnons ont levé le siège. Pourquoi ?

— Peu nous importe, répondit Gaspar ; l'essentiel est que nous voici en sûreté sous ces arbres, et que dans une minute nous serons dans l'hacienda.

— C'est égal ; j'aime à me rendre compte des choses de ce monde.

— Bah ! avançons toujours, dit Gaspar.

— Doucement, *compadre* ; il est des précautions à prendre. Si la vertu est lucrative, encore faut-il la pratiquer avec intelligence, et ma tournure... toute militaire pourrait paraître suspecte aux sentinelles : un coup de fusil est si vite lâché !

— Il est de fait, mon cher Zapote, que tu as une diable de physionomie dont tu devrais tâcher de te défaire.

— C'est la mauvaise compagnie qui a déteint sur moi ; j'ai eu tant de malheurs !

— Eh bien ! je vais m'avancer seul et me faire reconnaître de la sentinelle ; puis je t'introduirai comme un homme dévoué à don Rafael Tres-Villas, et qui s'offre pour le délivrer.

— Justement, pourvu que le colonel vive encore.

— Qui va là ? cria la voix retentissante d'une sentinelle.

— *Gente de paz* !¹ repartit Gaspar en s'avancant seul, tandis que son compagnon, par une défiance exagérée de sa physionomie martiale, puisqu'il faisait nuit, se mettait instinctivement à l'abri derrière le tronc d'un gros frêne.

— Passez au large ! reprit la sentinelle.

— J'apporte des nouvelles importantes du colonel Tres-Villas, dit Gaspar.

— Et nous voulons les communiquer au lieutenant Veraegui, ajouta le Zapote sans se montrer.

— Ah ! et combien êtes-vous ?

— Deux, répondit Gaspar à la sentinelle.

— Avancez sans craindre alors.

Les deux hommes franchirent l'allée de frênes, après quoi la porte

¹ Ami.

s'ouvrit devant eux, et, seul parmi ses anciens compagnons d'armes qui bloquaient naguère l'hacienda, le Zapote put voir l'intérieur de la forteresse.

Des sacs de terre, empilés derrière les murs d'enceinte, formaient un rempart d'une dizaine de pieds de largeur, jusqu'à une hauteur suffisante pour que les soldats, debout sur ce contre-fort, pussent combattre à l'abri du feu des assiégeants. Des *almenas* ou créneaux, qui n'étaient que le prolongement des pilastres de la muraille d'enceinte, achevaient de donner un aspect de place forte à l'hacienda del Valle.

Une seule pièce de canon avait été hissée sur le rempart intérieur, et les deux autres, chargées jusqu'à la gueule, reposaient sur leurs affûts derrière la porte massive, au cas où l'on fût parvenu à l'enfoncer du dehors, ou bien encore en ouvrant tout à coup les vantaux, pour vomir un double flot de mitraille dans toute la longueur de l'allée d'arbres.

En outre, des meurtrières avaient été pratiquées près de cette porte pour en défendre l'approche, et il en avait été ouvert également dans toute la longueur des quatre murs d'enceinte.

Le lieutenant Veraegui était occupé à jouer aux cartes dans sa chambre, située au rez-de-chaussée, avec un jeune alferez. A côté de lui, sur la table, se dressait une bouteille de l'eau-de-vie formidable de Barcelone, pays de l'officier, blanche et forte comme l'alcool, escortée de deux verres et d'une pile de cigares de la Havane.

Juan el Zapote ne put s'empêcher d'éprouver un moment de malaise quand, des yeux du lieutenant enchâssés sous d'épais sourcils grisonnants comme ses longues moustaches, un regard inquisiteur jaillit et l'enveloppa tout entier.

Le Catalan était un soldat de fortune, rude et grossier comme à son début, trapu, taillé pour porter l'armure plutôt que l'uniforme de drap.

De l'examen du Zapote, les yeux gris du lieutenant passèrent à celui de Gaspar, dont il se rappela tout de suite la figure.

— Ah ! c'est vous ? dit-il en s'adressant au dernier ; vous avez vu le colonel et vous m'apportez de ses nouvelles ? Est-il, grâce à Dieu, de ceux qui ont échappé au désastre de Huajapam ?

— Je ne sais de quelle affaire vous voulez me parler. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y a quelques heures il était traqué dans le bois, entre la route de Huajapam et l'Ostuta, par les bandits d'Arroyo.

— Et ce n'est qu'à présent, au bout de plusieurs heures, quand il n'en faut pas plus d'une pour venir de là-bas ici, que vous venez

m'avertir des dangers que court mon colonel ! s'écria le vieux lieutenant avec défiance et colère.

— Moi-même j'étais poursuivi comme lui par les bandits avec mon compère que voici, et nous n'avons pu nous échapper plus tôt.

— Ah ! je vous demande pardon, ainsi qu'à votre compère, que j'aurais plutôt pris pour un ami d'Arroyo que pour son ennemi. Où diable ai-je vu votre figure, mon brave ?

— J'ai beaucoup voyagé, répondit le Zapote, et il n'est pas étonnant...

— Et le colonel vous a prié de venir vers moi ? Interrrompt Veraegui.

— Je l'ai rencontré sans le connaître ; je n'ai su que plus tard que c'était lui.

— Voici qui devient incompréhensible, reprit le Catalan, dont l'œil s'arma encore de plus de défiance.

Gaspar raconta au lieutenant comment, au moment où il fuyait lui-même avec son compère, le colonel avait sauté d'un arbre devant eux, et comment ils s'étaient séparés sans le connaître. Jusque-là tout allait bien, mais le narrateur s'était fourvoyé dans une route dangereuse pour le Zapote ; il lui restait à expliquer comment celui-ci avait appris par ses anciens camarades que le fugitif qu'ils venaient de voir était don Rafael lui-même.

Gaspar hésitait, et les regards défiants du lieutenant allaient de l'un à l'autre des deux compagnons. Le Zapote vint résolument en aide à son compère.

— Mon *compadre*, fit-il, n'ose pas déclarer toute la vérité par précaution pour moi, et je la dirai à sa place, voici le fait : en sortant d'ici pour aller rejoindre le seigneur don Rafael devant Huajapam, mon compère a été pris par les batteurs d'estrade d'Arroyo, amené à son camp, et en grand risque de perdre la vie si... par égard pour notre *compadrazgo* et par amitié pour lui, je n'eusse consenti à le sauver au péril de mes jours.

— Vous étiez donc dans le camp d'Arroyo ? s'écria le lieutenant.

— On voit parfois un agneau parmi des loups, répondit le Zapote d'un ton de componction.

— Oui, quand l'agneau ressemble au loup à s'y méprendre.

-- A tout péché miséricorde ; j'étais un agneau fourvoyé, et voilà tout.

— Hum ! un agneau hurlant, avec griffes et dents acérées. Enfin, continuez.

— J'ai toujours aimé la vertu, reprit le Zapote, et, en ma qualité

d'homme vertueux, j'étais fort dépaysé parmi tout ces bandits, quand mon compère vint m'offrir l'occasion de fuir vertueusement.

Le grand mot de *vertu*, que le Zapote faisait si pompeusement passer par les formes du substantif, de l'adjectif et de l'adverbe, semblait si malsonnant dans sa bouche, que le Catalan s'écria :

— Corbleu ! cet acte de vertu devait vous être bien lucratif !

— Rien n'est lucratif comme l'honnêteté, c'est mon axiome ; toujours est-il que, si je n'avais pas servi sous Arroyo, les anciens compagnons que j'ai rencontrés dans le bois ne m'eussent pas appris que ce fugitif, que nous ne connaissons pas, n'était autre que don Rafael ; je ne serais pas venu vous avertir du danger qu'il court, et mon *compadre* eût été pendu ou fusillé.

— C'est vrai comme l'Évangile, dit Gaspar.

— De plus, ajouta le Zapote, si le colonel est parvenu à se sauver, comme je l'espère, ce sera grâce à l'avis que je lui ai donné, de chercher un refuge dans les bambous de l'Ostua.

— En quel endroit ? demanda Veraegui.

Le Zapote lui décrivit minutieusement l'endroit indiqué ; puis il ajouta en finissant :

— Du reste, j'aurai l'honneur de vous y conduire moi-même.

— C'est-à-dire que vous et votre compère vous resterez en otage jusqu'au retour du colonel ; je me défie par tempérament des agneaux qui ont habité trop longtemps avec des loups. Si le colonel vit, vous vivrez tous deux ; s'il est mort... Qu'on emmène ces deux hommes et qu'on les garde à vue, dit le lieutenant sans achever sa phrase.

— Quoi ! moi aussi ? s'écria l'honnête Gaspar avec un étonnement peu flatteur pour son compère.

— Tant pis pour vous ! il fallait vous rappeler le proverbe : *Mas vale ir solo que no mal acompanado*¹.

Les soldats emmenèrent Gaspar et le Zapote, assez déconcerté, malgré son axiome, de voir son premier acte de vertu si mal récompensé.

Le lieutenant avala une rasade de son *refino*² de Catalogne.

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il, j'en finirai cette nuit avec les bandits d'Arroyo, et je donnerai au chacals et aux vautours une curée qui les gorgera quinze jours durant.

Sur son ordre, l'alferez jeta ses cartes et courut faire préparer un détachement de trente hommes pour aller à bride abattue au secours du colonel et battre les bords du fleuve.

¹ Mieux vaut aller seul qu'en mauvaise compagnie.

² Eau-de-vie très-forte.

En ce moment, le corps de milices provinciales échangeait le mot d'ordre et de reconnaissance avec les sentinelles du rempart. Le gouverneur tenait sa parole.

Ce nouvel incident retarda le départ du détachement, et, pendant que le lieutenant Veraegui prend ses dispositions pour une attaque générale, en ne laissant que le nombre d'hommes rigoureusement nécessaire à la garde de l'hacienda, nous dirons en aussi peu de mots que possible ce qui était advenu à don Rafael.

Du milieu des fourrés où le colonel avait trouvé asile, il avait pu voir, à travers les tiges de bambous, tous les mouvements du camp d'Arroyo, puis lever ce même camp, et les gueilleros abandonner les abords du fleuve.

Alors, quand la nuit fut tout à fait close et que les plus tardives étoiles brillèrent au haut du ciel, le colonel sortit de son refuge et regarda attentivement autour de lui. Tout faisait silence le long du fleuve; mais bientôt ce silence fut troublé par trois hommes qui traversaient le gué, puis par deux autres cavaliers suivant le même chemin: c'étaient d'abord le capitaine Lantejas avec ces deux acolytes, et les deux bandits qui rapportaient au capitaine les têtes de ses trois soldats.

Le premier soin du colonel, quand il se vit seul enfin, fut de retourner à l'endroit du bois où il avait attaché le Roncador en dernier lieu.

Comme son maître, le cheval avait échappé aux recherches des hommes d'Arroyo; mais le pauvre animal était si exténué de fatigue et de soif surtout, que le colonel dut regagner les bords du fleuve pour le désaltérer.

La prudence le conseillait également, car l'Ostuta se trouvait désert; don Rafael le savait, et il ignorait si les abords de l'hacienda del Valle étaient toujours gardés.

Pendant que le cheval, débridé, trouvait un ample pâturage dans les herbes vertes des bords du fleuve, don Rafael, de nouveau tapi derrière les roseaux, aperçut un homme qui se disposait à traverser à pied le gué du fleuve pour venir de son côté.

L'homme était seul, et, quel qu'il pût être, don Rafael se promit de ne pas le laisser passer sans l'interroger. Quand le piéton prit pied sur la rive, le colonel, le sabre à la main, courut vers lui en lui donnant l'ordre de l'attendre, l'assurant qu'il n'aurait rien à craindre.

L'homme parut néanmoins fort effrayé de cette sommation et de la présence soudaine du colonel, dont, il faut l'avouer, la longue lame et les habits déchirés et fangeux n'avaient rien de fort rassurant.

— Seigneur Dieu ! s'écria celui-ci, laissez passer un serviteur qui va chercher du secours pour ses maîtres.

— Quels sont vos maîtres ? demanda le colonel avec douceur.

— Ceux de l'hacienda de San Carlos.

— Don Fernando Lacarra et dona Mariana Silva¹

— Vous les connaissez ?

— Sont-ils en danger ?

— Hélas ! reprit le serviteur, leur maison est pillée, et j'ai entendu les gémissements de mon malheureux maître sous le fouet d'Arroyo.....

— Quoi, encore ce misérable ! interrompit don Rafael avec violence.

— C'est toujours lui quand il y a quelque crime à commettre.

— Et votre maîtresse dona Marianita ?

— C'était pour lui arracher la révélation de l'endroit où elle était cachée que le brigand infligeait la torture du fouet à mon maître ; heureusement j'ai pu la soustraire à sa brutalité en l'aidant à fuir par la fenêtre de la chambre où elle était cachée ; puis j'ai fui après elle, et je vais demander secours à l'hacienda del Valle, dont les généreux défenseurs ne permettront pas qu'on viole impunément les lois de la guerre.

— Les abords en sont donc libres ? demanda le colonel.

— Sans doute ; toute la troupe des bandits est concentrée dans San Carlos.

— Eh bien, venez avec moi ! s'écria don Rafael, et je vous promets une vengeance aussi prompte que sanglante !

Sans expliquer davantage, le colonel brida son cheval, le monta sans selle (on se souviendra qu'il l'avait abandonnée dans le bois), et aida le domestique à se mettre en croupe derrière lui ; puis tous deux s'éloignèrent au grand trot.

— Et dans quel endroit se sera réfugiée votre maîtresse ? demanda don Rafael au bout de quelques instants de silence.

— Dans le trouble où j'étais, je n'ai pas pensé à lui indiquer l'hacienda où nous allons ; je l'ai engagée à chercher un refuge dans les bois voisins de San Carlos : mais l'important est qu'elle ait pu échapper aux griffes d'Arroyo. Pauvre jeune femme ! elle était si heureuse ce matin ! reprit le domestique avec un soupir ; elle attendait, dans le courant de cette journée fatale, son père et sa sœur, qu'elle n'avait pas vus depuis près d'un an.

¹ Au Mexique, la femme mariée garde le nom de son père, contrairement à l'usage de France, où elle ne porte plus que celui de son mari,

Le colonel ne put s'empêcher de frémir des pieds à la tête.

— Etes-vous sûr que don Mariano et dona Gertudis dussent venir ? s'écria-t-il avec angoisse.

— Une lettre annonçait leur arrivée pour aujourd'hui du moins. Pourvu qu'ils ne tombent pas au milieu de ces hommes de sang ! Et dire que cet Arroyo est un ancien serviteur du père de ma pauvre maîtresse.

— Espérons ! dit le colonel avec effort.

— Peut-être aussi la faiblesse de dona Gertrudis aura-t-elle été cause d'un retard de deux ou trois jours dans son voyage ; c'est ce qu'il y aurait de plus heureux.

— Que dites-vous ? dona Gertrudis serait donc malade ?

— Eh quoi ! répondit le serviteur de don Fernando, vous qui semblez la connaître, ignorez-vous donc qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, et qu'un chagrin secret la mine et la dévore. ... Mais qu'avez-vous à trembler ainsi ? reprit-il en sentant, sous son bras passé autour du colonel, les secousses nerveuses qui l'agitaient.

— Ce n'est rien, répliqua précipitamment don Rafael ; et dites-moi... connaît-on la cause... de ce chagrin profond ?

— Qui ne le connaît ? Dona Gertrudis aimait un jeune officier au point que, dit-on, elle n'avait pas hésité à faire vœu de couper sa chevelure si celui qu'elle aimait échappait à un grand danger. Le sacrifice a été consommé, et cependant celui qui devait peut-être la vie à ses prières l'a oubliée.

— Eh bien ? reprit don Rafael d'une voix entrecoupée.

— Eh bien ! la pauvre jeune fille meurt lentement de cet oubli... et voilà tout... Ah ! seigneur cavalier, vous êtes malade, vous dis-je, continua le domestique ; je sens votre cœur bondir sous mon bras comme s'il voulait s'échapper de votre poitrine ; ralentissez l'allure de votre cheval.

— C'est vrai ; j'étouffe, répondit péniblement don Rafael ; je suis sujet à des palpitations... à des...

Le colonel chancelait sur son cheval, et son compagnon fut obligé de le soutenir pour qu'il ne tombât pas.

— Merci, mon ami, merci ! reprit enfin d'une voix faible le colonel, dont la vigueur herculéenne ploiyait sous le poids de son émotion ; je me sens mieux... continuez cette histoire... elle m'intéresse... Cet homme avait-il donc dit à... dona Gertrudis qu'il ne l'aimait plus ? En aimait-il une autre ?

— Je ne sais ?

— Ne pouvait-elle lui faire savoir... par un message convenu...

qu'il devait revenir vers elle, fût-il au bout du monde ? Peut-être alors...

Don Rafael n'osait achever, car un espoir longtemps comprimé commençait à envahir son cœur avec trop de force pour qu'il ne craignit pas de le voir détruire tout à coup.

— Vous m'en demandez plus que je n'en sais, en vérité, répondit le domestique ; je vous ai dit tout ce que j'ai appris à ce sujet.

Le colonel étouffa un soupir et n'insista plus : seulement, sous la pression nerveuse de ses jambes, le Roncador, malgré le double poids qu'il portait, s'élançait au galop vers l'hacienda del Valle.

— Connaissez-vous le nom de cet officier qu'aimait dona Gertrudis ? reprit-il après quelques minutes de cette course rapide.

— Je l'ignore aussi, répondit le domestique ; mais, à sa place, je ne laisserais pas ainsi mourir d'amour une jeune fille aussi belle qu'on le prétend, car je ne l'ai jamais vue.

Ce furent les derniers propos qu'échangèrent les deux cavaliers à ce sujet ; peu d'instant après, ils arrivaient à l'entrée de l'allée de frênes, où la voix des sentinelles les arrêta.

— Dites au lieutenant Veraegui, s'il vit encore, que c'est le colonel Tres-Villas ! s'écria don Rafael.

Le son des clairons ne tarda pas à retentir dans l'intérieur de l'hacienda en signe d'allégresse du retour du commandant en chef, tandis que le domestique de don Fernando se laissait glisser à terre avec force excuses d'avoir méconnu le grade de son compagnon de cheval.

— C'est peut-être moi qui serais votre obligé, répondit le colonel, car j'aurai à vous charger d'un message... important.

Le domestique s'inclina, et, tandis que le lieutenant Veraegui s'avavançait avec deux alferes et des soldats porteurs de torches à la rencontre du chef de la garnison, il prenait respectueusement la bride de son cheval.

En entrant dans l'hacienda, don Rafael ne se doutait par des vœux ardents que faisaient pour son salut le messager de dona Gertudis et son compagnon, à qui sa vertu de fraîche date paraissait devoir être si peu profitable.

CHAPITRE VII.

LE RÉVÉREND CAPITAINE.

C'était une singulière époque que celle de la guerre de l'Indépendance mexicaine, où, de part et d'autre, on combattait au nom

de la religion menacée, sans qu'il y eût cependant de dissidence religieuse d'aucun côté; où chaque parti reconnaissait la Vierge comme généralissime, et où des prêtres se faisaient généraux de division sous ses ordres.

Dans plusieurs villes on avait déjà formé, soit en faveur de l'insurrection, soit contre elle, des régiments de moines de toutes couleurs, et à Oajaca l'évêque Bergosa ne manqua pas de suivre cet exemple. Pour suppléer au petit nombre de troupes qui gardaient la capitale de la province, il avait levé un corps de milice ecclésiastique composé d'abord exclusivement de prêtres; mais le gouverneur Bonavia, celui qu'on a vu échouer au siège de Huajapam, accordant peu de confiance à cette milice de soutane, avait obtenu de l'évêque la permission de la renforcer de quelques bataillons d'ouvriers militairement organisés, à la condition toutefois que les officiers seraient choisis parmi les moines et les curés.

C'était un détachement de cette milice que Bonavia envoyait ce soir-là au lieutenant Veraegui. La troupe était rangée dans la cour au moment où don Rafael y pénétra, escorté de son lieutenant, de ses alferez et des soldats portant des torches à la main.

Le colonel, quoique excellent catholique, mais militaire avant tout, partageait le dédain du général Bonavia pour ces prêtres soldats, et il eut besoin de faire un effort sur lui-même pour accueillir convenablement le chef du bataillon provincial qui s'avancait à sa rencontre.

C'était un dominicain grand et maigre, au froc mi-parti de noir et de blanc, surmonté de deux épaulettes à graine d'épinards et sanglé d'un ceinturon qui soutenait son sabre et deux pistolets.

Ce qui frappa le plus désagréablement le colonel, accoutumé déjà à ces bizarreries, fut un singulier ornement servant de cocarde au vaste *sombrero* noir du dominicain.

— Quelle diable de cocarde portez-vous là, révérend capitaine? lui demanda don Rafael un peu brusquement, lorsque le moine lui eut été présenté.

— Ceci? reprit fray Tomas de la Cruz (c'était le nom du dominicain) en ôtant son chapeau pour mieux faire voir à la lueur des torches les ornements dont son feutre était rehaussé; ce sont tout simplement les oreilles d'un coquin d'Indien à qui j'ai daigné faire la chasse le long de la route.

— Et c'est ainsi que vous croyez convertir ces malheureux à votre parti?

— Celui-ci du moins, reprit le moine avec un agréable sourire, aura prêté ses oreilles à la bonne cause.

Un éclair de colère méprisante brilla dans les yeux de don Ra-

fael, mais il en contint l'explosion et se contenta de dire d'un ton sévère au dominicain :

— Vous êtes prêt à marcher, sans doute ?

— Tels sont les ordres du gouverneur, reprit le moine d'un ton gourmé.

— Tels sont les miens, révérend capitaine, et je vous prie de vous souvenir qu'ici c'est aux miens seuls que vous devez obéir, répliqua le colonel.

Le dominicain, sentant qu'il n'était pas le plus fort, s'inclina sans répondre.

— Nous allons précisément nous mettre en marche à la poursuite des bandits d'Arroyo, dit le Catalan.

— Et vous savez où ils sont ?

— La trace d'Arroyo est toujours facile à trouver.

— Je le sais, moi, reprit le colonel ; ce brave serviteur, qui tient la bride de mon cheval, venait implorer votre aide pour venger ses maîtres odieusement traités par les brigands que nous allons surprendre à l'hacienda de San Carlos. Lieutenant Veraegui, munissez-vous d'autant de cordes qu'on en pourra trouver ; qu'on démonte de ses affûts une des pièces de canon et qu'on la charge à dos de mulet ; nous en aurons besoin pour enfoncer la porte.

— Et que ferons-nous des cordes ? dit le lieutenant avec un sourire d'intelligence.

— Nous pendrons ces brigands jusqu'au dernier, mon cher Veraegui.

— Par les pieds cette fois ; car vraiment, quand je pense à mon absurde indulgence...

— Vous en avez donc épargné quelques uns ? interrompit le colonel.

— J'ai été trop bon envers quatre d'entre eux que j'ai pris hier ; je les ai pendus par le cou, et, à ce propos, mon colonel, il y a ici deux drôles qui disent avoir à vous parler.

— Je les écouterai plus tard, à mon retour, répondit don Rafael, bien loin de soupçonner qu'il refusât d'entendre celui qui lui apportait le bonheur ; je n'ai que trop perdu de temps quand les malheureux propriétaires de l'hacienda de San Carlos comptent les minutes avec angoisses. Je ne changerai même pas de costume ; qu'on mette à mon cheval la première selle venue, et en route !

— Sonnez le boute-selle ! s'écria le lieutenant.

Les clairons retentirent de nouveau dans l'hacienda, et, pendant qu'on exécutait les ordres du colonel, celui-ci s'éloigna en prétextant qu'il voulait être seul un instant, et, gagnant le jardin, il se

dirigea vers l'endroit où, deux ans plus tôt, il avait déposé le corps de son père.

L'âme encore agitée des révélations du serviteur de don Fernando, le colonel avait besoin d'un instant de prière et de recueillement. La mort de son père avait été pour lui un malheur doublement fatal ; avec le temps, la première amertume de sa douleur s'était apaisée ; mais ni les mois ni l'ardente activité de sa vie n'étaient parvenus à éteindre l'amour sans espoir qu'il portait partout avec lui. Gertrudis partageait encore cet amour, elle en mourait, lui avait-on dit, et, dans la joie douloureuse qu'il en ressentait, il allait oublier que son père n'était pas encore vengé, comme il l'avait juré ; l'un de ses meurtriers ne se trouvait séparé de lui que par une faible distance, et cependant il n'éprouvait qu'un désir insensé, irrésistible, celui de courir d'abord sur la route de Oajaca et de joindre Gertrudis pour lui dire que lui non plus ne pouvait vivre sans elle.

Voilà pourquoi don Rafael allait chercher sur la tombe de son père la force nécessaire pour ne pas trahir le serment qu'il avait prononcé sur sa tête.

Laissons-le un instant à l'accomplissement de ce pieux devoir.

Gaspar et son compère Juan el Zapote avaient été jetés sans cérémonie dans une chambre au fond de l'hacienda, enfermés à clef, et une sentinelle, le fusil à la main, se promenait devant leur porte pour les garder.

Il est probable que, malgré le dénoûment si triste et surtout si imprévu de leurs espérances, leur mélancolie se fût évanouie, s'ils avaient pu naturellement se contempler et voir l'étonnement candide empreint sur chacune de leurs figures ; mais l'obscurité profonde dans laquelle ils se trouvaient plongés leur ôtait cette dernière consolation.

Aussi tous deux gardèrent-ils longtemps un sombre silence ; plus philosophe que son compère, ce fut le Zapote qui le rompit le premier.

— *Compadre* du diable ! s'écria-t-il à la fin, es-tu convaincu maintenant qu'il en cuit autant de trop parler que de trop se gratter ?

— Est-ce ma faute ; à moi, répondit Gaspar exaspéré, si ta physionomie... militaire, comme tu l'appelles, a produit son effet habituel ? Je t'avais bien dit de tâcher de la laisser à la porte de l'hacienda.

— Ne pouvais-tu éviter de te lancer dans des histoires sans fin, qui ont donné l'éveil à ce damné Catalan ?

— Ta figure y est bien pour quelque chose, de par tous les diables !

— J'ai l'air militaire, je ne le dissimule pas, et ta sottise a fait le reste. Tu as vu le colonel et tu l'as reconnu sans le connaître. Qu'avais-tu besoin de ce fatras ? ne pouvais-tu conter autrement la chose et dire tout simplement que le colonel courait le plus grand danger, que nous avions tué je ne sais combien d'homme pour l'y soustraire, et qu'enfin il nous envoyait chercher du secours au plus vite ? On nous aurait fêtés, régalez et ta niaiserie est cause que nous sommes à jeun depuis vingt-quatre heures, enfermés sans lumière, et que, si le colonel est mort, je perds non-seulement la récompense de ma vertu, mais j'ai encore la corde en perspective.

— Et moi donc ?

— Toi ! cela ne me regarde pas, et je ne sais qui me retient de te donner autant de gourmades que tu as dit de paroles de trop.

— Je persiste à dire que ta physionomie.....

Le son du clairon, qui annonçait l'arrivée du corps de milice provinciale commandé par le révérend fray Tomas de la Cruz, interrompit Gaspar et vint faire une heureuse diversion au courroux du Zapote, sans quoi il est probable que, pour adoucir leur position, les deux compères se fussent gourmés à outrance.

— Qu'est ceci, mon ami ? cria Juan par le trou de la serrure à la sentinelle, dont il entendait les pas mesurés dans le corridor.

— C'est l'arrivée d'un bataillon de milice, répondit le soldat.

— Ah ! j'espérais que c'était celle du colonel. Vous savez que, s'il arrive, on nous relâche tout de suite.

— Je le sais.

Les deux associés gardaient depuis longtemps le silence, l'interrompant toutefois de temps en temps par des reproches, lorsque les clairons retentirent de nouveau avec plus de force.

Le Zapote retourna à la serrure.

— Ah ! maintenant c'est notre bien-aimé colonel, j'en suis sûr, mon cœur me le dit, cria-t-il d'une voix pleine de tendresse ; n'est-ce pas, mon brave ?

— Je n'en sais rien, reprit la sentinelle ; mais vous commencez à m'importuner furieusement. Si c'est lui, je vous le dirai.

Le mouvement qui s'opérait dans l'hacienda gagna bientôt le corridor, et le Zapote entendit le factionnaire échanger quelques mots avec ses camarades tout en continuant à se promener.

— Mon cœur m'a bien dit, n'est-ce pas ? souffla de nouveau le Zapote par le trou de la serrure.

— C'est le colonel, répondit le gardien.

— Ah ! mon cœur ne me trompe jamais. Gaspar, entends-tu ? c'est le brave colonel. Nous allons être délivrés, comblés de caresses

et de quadruples. Ah ! cher *compadre*, que la vertu est une belle chose ! c'est mon axiome.

Pendant quelques instants, le Zapote se livra aux élans d'une joie folle ; puis cette joie se calma et devint plus grave ; puis il s'impatienta ; l'incertitude succéda à l'impatience et fut remplacée à son tour par le doute et le découragement, car le temps s'écoulait et personne ne venait les délivrer.

— Eh ! l'ami, puisque c'est le colonel, ouvrez-nous donc, dit le Zapote d'une voix suppliante.

— Patience ! répondit le fonctionnaire ; je n'ai pas d'ordre.

Mais, loin de prendre patience, le mélancolique Zapote la perdait complètement, et il remplit l'air de ses gémissements à tel point que la sentinelle, essayant vainement de le consoler, finit par lui promettre, de guerre lasse, que si comme il paraissait probable, le colonel s'éloignait sans le voir, puisque, après tout, il était sain et sauf, il prendrait sur lui de leur donner la clef des champs.

— Et la fortune, reprit le Zapote consolé.

Le moment n'était pas éloigné où, d'après la promesse du soldat, les deux aventuriers allaient être libres ; car tout était prêt pour le départ de la troupe, le colonel à sa tête.

Une mule portait l'affût démonté de l'une des petites pièces de campagne, dont le canon était attaché en travers sur le bât d'une seconde bête de somme. Quarante hommes, choisis parmi les plus braves des soldats del Valle, formaient, avec les soixante du bataillon provincial, une troupe de cent combattants, dont la moitié environ se composait d'infanterie.

Toutefois, pour rattraper le temps perdu, chaque cavalier portait un fantassin en croupe.

Au signal donné, les deux battants de la porte crièrent sur leurs gonds, et l'on se mit en marche au grand trot et en silence.

Une dizaine d'éclaireurs précédaient le gros des cavaliers ; puis, à leur tête, s'avançaient le colonel et le lieutenant Veraegui, et, chemin faisant, le Catalan rendait brièvement compte à son commandant de ce qui s'était passé pendant son absence. Absorbé dans ses pensées, don Rafael ne lui prêtait qu'une attention distraite, et, quand le lieutenant eut fini, il écouta à son tour les ordres du colonel.

Ce fut ainsi qu'on parvint jusqu'au gué de l'Ostuta, qui fut franchi rapidement. Quelques pas au delà du fleuve, on fit halte pour donner à l'arrière-garde le temps de rejoindre la tête de la colonne.

De ce moment, la marche fut reprise avec plus de précaution, et don Rafael donna l'ordre qu'on lui amenât le domestique de don

Fernando. Quand le cavalier qui le portait en croupe se fut approché du colonel :

— Vous qui connaissez les lieux mieux que personne, dit don Rafael, pouvez-vous nous mener par quelque chemin détourné, et, s'il en existe un, est-il praticable au canon que nous apportons ? vous sentez que c'est important.

Le domestique assura qu'il se faisait fort de conduire, par une route de traverse, toute la troupe jusque près de l'hacienda sans qu'on pût soupçonner son approche ; mais que la pièce d'artillerie ne pouvait y rouler facilement sur son affût.

— Prenez donc les devants avec les éclaireurs, continua le colonel ; autant que possible, il faut tâcher de surprendre les bandits ; nous monterons le canon quand vous nous le direz.

Le domestique obéit et se mit en tête ; le chemin qu'il fit suivre tournait la base des hauteurs au sommet desquelles, peu d'heures auparavant, le capitaine Lantejas avait aperçu l'hacienda et les flammes qui brillaient derrière les vitres.

Le silence était profond, et aucun indice ne signala que l'approche de la troupe fût entendue, lorsque le guide quitta son poste à l'avant-garde pour revenir vers don Rafael.

— Ici, dit-il, il n'y a plus d'obstacle pour le canon.

On fit halte, et la pièce fut replacée sur son affût ; après quoi la marche silencieuse fut reprise, mais en trois détachements différents ; car on était dans la plaine au milieu de laquelle s'élevait l'hacienda de San Carlos. Le colonel se réserva le commandement du premier, qui devait se diriger en droite ligne vers la porte d'entrée ; Veraegui et fray Thomas de la Cruz prirent les deux autres pour entourer l'hacienda de droite et de gauche.

Chacun de ces deux derniers détachements était muni de grenades pour les jeter au besoin par-dessus les murs ou dans chacun des endroits de l'hacienda où les bandits pourraient essayer de se retrancher quand le canon aurait enfoncé la porte d'entrée.

La pièce de campagne, par conséquent, accompagnait le détachement du colonel, qui s'était gardé, dans sa haine mortelle pour Arroyo, le poste d'attaque et l'honneur d'entrer le premier les armes à la main.

Ces dispositions dans lesquelles les trois détachements s'avançaient d'un pas égal, échappèrent aux sentinelles postées sur la terrasse de l'hacienda pendant tout le temps que l'obscurité, l'éloignement et les arbres de la plaine leur dissimulaient l'approche de l'ennemi ; mais bientôt les royalistes entendirent les cris d'alarme qui appelaient la garnison à la défense commune.

Ils dédaignèrent d'y répondre, et, tandis que les sentinelles déchargeaient les armes contre eux, ils continuèrent d'avancer rapidement, jusqu'au moment où le détachement commandé par don Rafael s'ouvrit tout à coup en démasquant la pièce de canon, dont un boulet jeta bas un des battants de la porte d'entrée.

En même temps, les grenades allumées brillèrent dans les ténèbres et tombèrent dans la cour, où les insurgés se formaient confusément en rang.

Quelques-unes des grenades purent être éteintes; mais la plupart éclatèrent avec fracas entre les jambes des chevaux, qui, saisis de terreur, échappèrent à leurs cavaliers en les foulant aux pieds, et redoublèrent le désordre au milieu duquel les cris des blessés et les imprécations de fureur des bandits se mêlaient aux détonations répétées de nouveaux projectiles qui pleuvaient par-dessus les murs.

Une explosion plus terrible précéda un second boulet de canon, qui pénétra par l'ouverture de la porte et traça dans les rangs pressés des insurgés une épouvantable trouée.

— Encore ! encore ! cria la voix de don Rafael ; qu'on jette bas le second ventail de la porte !

Deux cavaliers se détachèrent de ses côtés et furent porter l'ordre à fray Tomas et au lieutenant Veraegui de s'étendre sur le devant de l'hacienda en demi-cercle, dont chaque extrémité devait le rejoindre. Telle fut la rapidité avec laquelle les artilleurs rechargèrent leur pièce, que les deux cavaliers avaient à peine eu le temps de s'éloigner, qu'une troisième explosion gronda, et que le dernier battant de la porte tombait arraché de ses gonds.

De nouvelles grenades éclataient en cet instant au milieu de la cour, où les insurgés, privés de leurs deux chefs, ne savaient à quel parti se résoudre.

On se souvient qu'en effet Arroyo, accompagné de Bocardo, devait monter à cheval pour se mettre à la poursuite de la jeune maîtresse de l'hacienda de San Carlos, ce qui avait été exécuté.

Sans ordres précis qui les dirigeassent, les insurgés hésitaient sur le choix des moyens de défense. Les chefs subalternes, troublés de la responsabilité dont ils étaient chargés, donnèrent des commandements contradictoires. Les uns, ce fut le plus grand nombre, cédant à une terreur invincible, ignorant à combien d'ennemis ils avaient affaire, et pour échapper aux grenades et aux boulets, se réfugièrent dans les étages supérieurs.

Les plus braves, résolus à vendre chèrement leur vie et à se frayer un passage pour aller rejoindre leurs chefs, s'élançèrent par-dessus les débris de la porte. Mais devant eux s'ouvrit un demi-

cercle de baïonnettes, de lances et de carabines, qui se resserra pour les écraser.

— Où est ce chien d'Arroyo ? s'écriait le colonel en chargeant, l'épée haute, les insurgés qui cherchaient vainement à entamer le cercle qui les étreignait ; et, sans attendre la réponse, il fendait le crâne à l'un ou jetait l'autre sans vie à ses pieds d'un coup de pointe de sa longue épée de dragon. " Pas un de ces bandits ne répondra ! poursuivait le colonel en continuant sa terrible besogne ; ni prisonniers ni merci, mes braves ! Tue ! tue !

— Je ne prendrai que par les pieds ceux qui se rendront, dit le Catalan à haute voix.

En dépit de cette miséricordieuse perspective, aucun des insurgés ne se rendait, et bientôt il n'y eut plus devant la porte et dans la cour de l'hacienda qu'un monceau de cadavres insensibles à la clémence de Veraegui.

Pendant ni Arroyo ni Bocardo ne se trouvaient parmi les morts que les vainqueurs visitaient consciencieusement.

— Mais où est donc le révérend capitaine fray Tomas de la Cruz ? demanda le vieux lieutenant en s'approchant du colonel, qui surveillait lui-même ces recherches faites par ses ordres parmi tous les morts entassés ou disséminés dans la cour.

— Avec votre permission, je crois que le voici, mon colonel, dit un des soldats en approchant sa torche d'un corps enveloppé d'une longue robe noire et blanche.

C'était en effet le malheureux dominicain, dont, par un juste retour des choses d'ici-bas, une balle de mousquet avait enlevé l'oreille ; ce dont il ne fût pas mort sans doute, si une partie du crâne ne l'eût suivie.

— Que Dieu ait son âme ! dit le lieutenant catalan, quoique, pour lui emprunter une de ses dernières facéties, il soit mort en prêtant l'oreille à la mauvaise cause.

Après avoir fait en peu de mots l'oraison funèbre du dominicain, Veraegui jeta un coup d'œil mélancolique sur les cadavres étendus devant lui, et parmi lesquels il était constant que ne se trouvaient ni Arroyo ni son associé.

Les royalistes pensèrent donc que les deux chefs s'étaient réfugiés dans les bâtiments de l'hacienda, où il devenait plus dangereux de les poursuivre.

— Allons ! s'écria don Rafael en secouant par le bras le Catalan toujours absorbé dans sa contemplation, il faut en finir avec tous ces brigands, et surtout avec leurs chefs ; ce n'est pas le moment de s'apitoyer.

— Hélas ! reprit Veraegui avec un soupir de regret, je pense que notre provision de cordes neuves ne nous servira de rien ; car ceux-ci sont bien morts, et, quant aux autres, il va nous falloir les brûler dans leur repaire ; c'est affligeant.

— N'en faites rien, seigneur colonel, dit le domestique de don Fernando d'un ton suppliant ; mon pauvre maître n'est-il pas au pouvoir de ces bandits, et, s'il est vivant encore, faut-il qu'il soit brûlé comme eux ? Tous ses gens, en outre, ne sont-ils pas prisonniers comme lui ?

— Au fait, répondit don Rafael ému de pitié, nous ne pouvons songer à envelopper dans un sort commun les victimes et les bourreaux, ni à faire grâce à ces misérables ; forcer ces vipères dans leur nid, c'est nous exposer à perdre bien du monde.

— C'est embarrassant, en effet, dit le lieutenant ; je ne vois qu'un moyen pour obtenir d'eux qu'ils nous rendent leurs prisonniers, c'est de leur proposer l'amnistie ; je veux dire par là leur offrir de les pendre par la tête : les coquins y gagneront encore.

— Il est douteux toutefois que votre offre les séduise, mon cher lieutenant, reprit don Rafael.

— Cependant....

— Si j'osais donner un avis, interrompit le domestique, je proposerais un moyen terme qu'ils accepteraient peut-être.

— Parlez, mon ami, dit le colonel.

— Voyons donc votre moyen terme, qui vaut mieux que le marché que je propose, ajouta Veraegui d'un ton de susceptibilité dédaigneuse

— La femme d'Arroyo est parmi ces misérables, reprit le fidèle serviteur de don Fernando, et, quoiqu'elle ne vaille guère mieux que le plus coquin d'entre eux, c'est une femme, après tout. On pourrait lui offrir sa grâce en cette qualité, si elle consent à nous amener mon pauvre maître.

— C'est un pauvre moyen qui ne vaut pas le mien, s'écria le Catalan ; et, pour chacun de vos compagnons, faudra-t-il amnistier un bandit ?

Le moyen terme proposé était inacceptable en réalité ; car les gens de don Fernando, prisonniers comme lui, étaient assez nombreux pour que ce qui restait de la bande, que le gouverneur avait donné ordre d'anéantir, se trouvât ainsi épargné presque en totalité. Le domestique ne put rien répondre à cette objection.

Pour concilier l'humanité avec son désir d'épargner le sang de ses soldats, un seul parti se présentait à l'imagination de don Rafael ; c'était de prendre les assiégés par la famine. Il était évident que les insurgés, hermétiquement bloqués dans l'hacienda,

devraient ou se résoudre à faire une sortie désespérée ou renvoyer les bouches inutiles. Dans l'un comme dans l'autre cas, il y avait des chances pour que don Fernando et les siens sortissent sains et saufs des mains des assiégés.

Jusqu'au lever du soleil, il n'y avait nul inconvénient à adopter ce parti, et don Rafael donna ses ordres de blocus en conséquence. Quand toutes les mesures furent prises pour que nul ne pût s'échapper pendant l'obscurité, il se souvint que la sœur de Gertrudis errait sans doute dans les environs, sans guide et sans protecteur; et il résolut de se mettre lui-même à sa recherche avec une demi-douzaine de ses cavaliers les mieux montés.

Le lieutenant catalan resta chargé du commandement.

Il y avait à peine une demi-heure que le colonel s'était éloigné, quand les sentinelles royalistes signalèrent deux hommes qui accouraient à perdre haleine.

— Que voulez-vous ? leur demanda le lieutenant, devant lequel on les conduisit. Eh ! mais ce sont mes deux drôles de cette nuit, ajouta-t-il en les reconnaissant. Qui donc les a mis en liberté ?

— Notre gardien, répondit Juan el Zapote, qui, touché de notre profond dévouement pour le colonel Tres-Villas, nous a permis de le joindre, car nous allons pouvoir lui parler à la fin.

En disant ces mots, el Zapote, peut-être pour dissimuler sa physionomie, peut-être aussi parce qu'il était en nage, s'essuyait continuellement la figure avec son mouchoir.

— Le colonel est parti, dit Veraegui.

— Parti ! Caramba ! c'est donc un sort ! s'écria le Zapote stupéfait ; et où est-il ?

— A une demi-lieue d'ici à peu près et dans cette direction.

Le lieutenant, après leur avoir montré du doigt le côté de la campagne plongé dans de profondes ténèbres vers lequel don Rafael s'était dirigé, tourna le dos aux deux messagers déçus. Ceux-ci, trop heureux d'échapper au redoutable Catalan, n'eurent pas besoin de se consulter longtemps pour reprendre à toutes jambes leur poursuite après le colonel, qu'un hasard obstiné semblait toujours dérober à leur tendresse.

CHAPITRE VIII.

LA COLLINE ENCHANTÉE.

Nous touchons au dénouement de ce drame, et le moment est venu de tirer le rideau de devant le dernier tableau que nous ferons passer sous les yeux du lecteur.

Les constellations marquent environ dix heures, et un ciel étoilé couvre une vaste étendue de terrain, tour à tour boisé, découvert et fangeux, ou sillonné de mornes pelés semblables à des dunes ; un lac, ou plutôt un étang immense, en occupe à peu près la centre ; c'est le lac d'Ostuta.

La lagune a cette apparence morne et désolée, que, au dire des voyageurs, présente la mer Morte, depuis que la colère de Dieu l'a maudite.

Ses eaux, épaisses et noires, ne réfléchissent aucune étoile ; elles battent tristement, sous le souffle du vent qui semble se plaindre, une plage marécageuse couverte de roseaux aux tiges grêles et aux panaches flétris.

Au nord, des collines prolongées à perte de vue ; au sud, un bois touffu marquant de deux côtés l'enceinte de l'étang ; à l'est, la plaine qui se déroule et sous laquelle filtrent les eaux dont le lac s'alimente ; et enfin, à l'ouest, un épais rideau de cèdres au feuillage sombre, cachant leurs cimes dans l'épaisseur de la brume.

Au milieu de ce lac s'élève une colline dont la masse, d'un noir verdâtre, ressemble plutôt à un écueil immense qu'à une île,

D'épaisses vapeurs, qui se dégagent de l'eau et que la fraîcheur de la nuit condense, forment un voile de nuages autour de son sommet. Aux innombrables fissures qui sillonnent ses flancs, on dirait que ce n'est qu'un amas confus de décombres et de débris de lave, vomis jadis par quelque volcan. Pendant la nuit, les rayons de la lune, frappant obliquement les couches superposées dont se compose cette colline, leur donnent une vague ressemblance avec les écailles qui couvrent la hideuse carapace de l'alligator. En même temps, sur la rive déserte, on entend le monstrueux reptile se vautrer dans le limon fangeux du lac, et les roseaux craquer sous le poids de son corps.

L'aspect lugubre du lac, le ton terne et livide du paysage qui l'entourent presque de tous côtés, le silence éternel qui règne alentour, tout dans ces lieux inspire un sentiment pénible et justifie amplement le choix qu'en avaient fait les anciens sacrificateurs indiens pour y fixer la demeure de leurs dieux sanguinaires ; et telle est la puissance de la tradition, que de nos jours le lac d'Ostuta et le Monapostiac¹ conservent encore leur ancien prestige et sont pour la population ignorante de la contrée un objet de crainte vague et superstitieuse.

Sûr de trouver dans cette solitude une retraite à l'abri de tout danger, le domestique de don Mariano, qui lui servait de guide, y

¹ Mot indien signifiant en français : la colline enchantée.

avait fait faire halte pendant la nuit, et les voyageurs s'étaient arrêtés sur la lisière du bois qui borde le lac au sud.

Pour écarter de l'esprit de sa jeune fille les idées sombres qui l'acablaient, l'hacendero voulut qu'elle fût placée dans l'endroit le plus riant de la forêt. Il se chargea lui-même d'en faire choix, et ce fut avec une sollicitude que n'aurait pu dépasser celle de don Rafael lui-même.

Au milieu d'un groupe épais d'arbres de toute espèce était une étroite clairière, boudoir délicieux formé par la main de la nature ; une mousse odorante et flexible en était le tapis ; mille et mille lianes, qui serpentaient jusqu'à la cime des plus hauts palmiers et dont les feuilles et les fleurs s'enroulaient sur elles-mêmes en gracieux contours, en formaient les tentures. Un magnifique plafond se déployait somptueusement au-dessus : c'était un pan du ciel parsemé d'innombrables étoiles, qui se montrait à travers le vide de clairière.

C'est là qu'avait été déposée Gertrudis, et, au moment où nous la retrouvons, elle dormait d'un court et léger sommeil sous la toile de sa litière, dont les rideaux entr'ouverts laissaient voir son pâle et doux visage sur les dentelles de ses oreillers.

La nature avait déjà presque réparé l'outrage volontaire fait à sa chevelure, mais la vie semblait s'être épuisée dans son sein. Gertrudis, dans son sommeil, était l'image d'une des blanches fleurs de la *Passion* qui s'épanouissaient autour d'elle ; mais ce n'était que l'image de la fleur arrachée à la tige où naguère elle puisait sa vie et sa fraîcheur.

Don Mariano jetait sur elle des regards pleins de tendresse et faisait de vains efforts pour repousser cette ressemblance qui lui déchirait l'âme ; car il ne pouvait se dissimuler que la fleur, dès qu'elle est cueillie, est irrévocablement destinée à mourir.

A quelque distance du père et de la fille, plus près du lac, trois des domestiques de don Mariano, assis et faisant le guet, essayaient en causant de tromper la longueur d'une nuit sans sommeil.

Le quatrième domestique s'était éloigné pour chercher le gué qu'il avait promis de trouver ; ses compagnons attendaient son retour.

A travers les derniers arbres de la lisière du bois, la colline enchantée laissait voir sa sombre et morne silhouette.

Dans quelque pays que ce soit, tout ce qui semble échapper aux lois ordinaires de la nature ne manque pas d'agir puissamment sur l'imagination du vulgaire ; les gens de don Mariano étaient loin de faire exception à cette règle.

— J'ai cependant entendu affirmer, dit l'un d'eux, que les eaux épaisses et fangeuses de ce lac étaient jadis, il y a bien longtemps de cela, d'une limpidité merveilleuse, et que ce n'est que depuis qu'il a été consacré au démon qu'elles ont changé de nature.

— Au démon ! interrompit un autre ; alors pourquoi Castrillo a-t-il choisi cet endroit maudit pour un lieu de halte ?

— Parce que les bandits d'Arroyo n'oseraient pas s'aventurer par ici, sans doute, répliqua le troisième.

— C'est cela même, reprit le premier, qui semblait en savoir plus long que ses camarades, on dit qu'il s'est passé de terribles choses sur cette montagne verdâtre, et que c'est pour voiler aux yeux celles qui s'y passent encore, que le Dieu des anciens Indiens, qui n'est que Satan lui-même, a étendu ce voile de brouillard à son sommet.

— Mais alors, si on ne court pas de risques ici de la part des hommes, n'y a-t-il pas d'autres dangers dont un chrétien doit s'effrayer ? Que s'est-il donc passé au sommet de cette montagne, dont la forme et la couleur ne ressemblent à aucune de celles que j'ai vues ?

— D'abord, répondit le narrateur, à certains jours de l'année, les prêtres indiens y sacrifiaient en si grand nombre des victimes humaines, auxquelles ils arrachaient le cœur, que le sang coulait parfois le long des fissures du roc, comme l'eau de la pluie après une averse. Puis ensuite on raconte que l'un de ces malheureux, à qui on avait enlevé le cœur... Mais à quoi bon vous effrayer... et m'effrayer aussi, ma foi ! par le récit que j'ai ouï faire ?

— Dites toujours ! s'écrièrent les deux compagnons du domestique, tout en frémissant malgré eux, car au même instant un son étrange venait de sortir des roseaux ; avez-vous entendu ce bruit ?

— Oui ; c'est un caïman qui fait claquer ses mâchoires contre l'autre. Eh bien ! puisque vous le désirez, continua le conteur, il paraît qu'un jour on venait d'ouvrir la poitrine de l'un de ces malheureux, et, au moment où le sacrificateur en arrachait le cœur, il le saisit vivement lui-même dans la main du prêtre stupéfait, se dressa sur ces jambes et essaya de le replacer dans sa poitrine. mais sa main tremblait, son cœur lui échappa et roula dans le lac. La victime poussa un cri terrible et s'élança dans l'eau pour le rattraper. Un pareil homme ne devait pas mourir, ainsi que vous le pensez bien, et, depuis près de cinq cents ans, l'Indien erre sur ces bords desolés, la poitrine ouverte et cherchant vainement le cœur qu'il veut y renfermer de nouveau. Il n'y a pas plus d'un an qu'on l'a vu plongeant dans le lac, à ce qu'on m'a dit.

Le domestique se tut, et ses auditeurs effrayés jetèrent un regard

involontaire et mal assuré sur la colline que le sang humain n'avait que trop réellement rougie jadis, et au-dessus de laquelle se balançait son chapiteau de brouillards.

— C'est peut-être sous cet amas de vapeurs que se cache l'Indien qui cherche son cœur, reprit-il ; car on ne m'a pas dit ce qui s'y passe.

— Il est plus probable, cependant, qu'au lieu de se blottir là-haut la nuit, il doit continuer ses recherches... Pourvu toutefois que nous ne le voyions pas ! Ah ! du diable soit de Castrillo, qui nous a conduits ici !

— Ne parlez pas du diable dans sa maison, ajouta le second des auditeurs à voix basse.

Un craquement soudain dans les broussailles arracha un geste d'effroi simultané au trois domestiques ; mais il ne fut que de courte durée. C'était Castrillo qui revenait de son excursion.

Castrillo ne paraissait pas rassuré lui-même.

— Eh bien ! qu'avez-vous vu ? lui demandèrent ses compagnons.

— J'ai été presque jusqu'à San Carlos, dit-il ; les abords en paraissent libres, et il n'y a plus de feu sur les rives du fleuve ; je me serais hasardé à pénétrer dans la maison, mais j'ai vu des lueurs si étranges briller derrière les carreaux des fenêtres, que, ma foi ! le cœur m'a manqué.

— Qu'était-ce donc ?

— Des lueurs rouges, violettes et bleues, comme doivent être les flammes qui ne s'éteignent jamais, reprit Castrillo d'un ton solennel ; et cependant j'hésitais encore, car enfin don Fernando Lacarra est bon chrétien ; mais, comme je me consultais, j'ai vu un fantôme blanc se glisser sous les arbres, et j'ai pris un galop jusqu'ici, remettant au jour de demain à m'expliquer ces mystères des ténèbres.

Le rapport de l'éclaireur n'était pas de nature à dissiper les craintes superstitieuses de ceux qu'il venait de rejoindre.

— Et, par ici, vous n'avez rien vu de capable de vous alarmer ?

— Non, tout est désert, et à l'exception d'un Indien qui cherche.

— Son cœur ? s'écria l'un des domestiques.

— Son cœur ? vous êtes fou ! non, son âne. A l'exception de cet homme, je n'ai rien vu, continua Castrillo.

— Caramba ! vous nous aviez fait peur avec votre Indien, depuis que Zefirino nous a raconté l'histoire de celui qui plonge dans ce lac depuis cinq cents ans, dit l'un des auditeurs du conte si effrayant de l'homme sans cœur.

— Cela ne veut pas dire que nous ne le verrons pas, reprit

l'autre, et j'avoue que ces flammes et ce fantôme ne me paraissent rien présager de bon.

Castrillo laissa ses camarades former à loisir leurs conjectures sur l'étrange conte qu'ils venaient de lui faire, et fut rapporter à son maître ce qu'il avait vu.

Don Mariano, en l'entendant s'approcher, laissa retomber les rideaux de la litière de Gertrudis pour la dérober à tout regard indiscret.

— Parlez doucement, dit-il ; ma fille dort.

Le domestique commença son récit à voix basse, et allait l'achever, quand don Mariano l'interrompit.

— La peur vous a troublé le jugement, s'écria-t-il ; ces flammes n'existaient probablement que dans vos yeux.

— Oh ! seigneur maître ! elles n'étaient que trop réelles, et si vous les aviez vues comme moi grandir, se rapetisser et changer à chaque instant de couleurs, vous n'auriez pu douter ni de vos yeux, ni de votre jugement. Plaise à Dieu, du reste, que je me sois trompé !

Il y en avait tant de conviction dans l'accent de son domestique, que don Mariano ne put s'empêcher de se sentir troublé, non pas par une superstitieuse terreur, mais par un secret pressentiment de quelque grand malheur, que sa raison combattait en vain et que Castrillo venait de réveiller en lui.

— Et vous dites que les abords du gué sont libres à présent ? reprit-il.

— Les abords du fleuve sont déserts, et cependant je n'oserai conseiller à Votre Seigneurie de se mettre en marche avant le jour.

— J'y penserai, répondit don Mariano en congédiant son domestique.

Et il resta seul, livré à d'affligeantes pensées, près de sa fille endormie, et ne repoussant qu'à peine l'idée qu'un terrible danger menaçait, loin de lui, la sœur de Gertrudis.

Les rideaux de la litière s'ouvrirent tout à coup et interrompirent pour un moment ses douloureuses réflexions.

— Le sommeil m'a soulagée, dit sa fille en s'accoudant sur son oreiller ; ne pourrions-nous nous remettre en marche ? Le jour va bientôt venir, sans doute ?

— Il n'est pas minuit, répondit don Mariano ; le jour est loin encore.

— Alors pourquoi ne dormez-vous pas, mon père ? Nous sommes en sûreté, ce me semble, ici ?

— J'en conviens ; mais je n'ai pas sommeil, je ne veux dormir

que sous le toit où vous serez réunies toutes deux, Marianita et toi.

— Elle est bien heureuse, Marianita ; la vie n'a été pour elle jusqu'ici que comme l'un de ces sentiers fleuris que nous avons traversés dans les bois, ajouta Gertrudis en souriant à l'idée du bonheur de sa sœur.

Don Mariano soupira et répondit :

— Le bonheur viendra aussi pour toi, Gertrudis. Tu ne tarderas pas à voir don Rafael arriver en toute hâte.

— Oui, parce qu'il a juré sur son honneur qu'il reviendrait à l'appel convenu ; mais voilà tout, répliqua Gertrudis avec un douloureux sourire.

— Il n'a pas cessé de t'aimer, mon enfant ! s'écria don Mariano en affichant une conviction qu'il n'avait pas ; il n'y a entre vous qu'un malentendu.

— Un malentendu dont on meurt, mon père !

Et Gertrudis essaya de cacher ses pleurs en laissant retomber sa tête alourdie sur ses oreillers.

Il y eut un moment de silence.

Puis tout à coup, par une de ces réactions soudaines d'une âme malade, Gertrudis parut accueillir quelque espoir.

— Pensez-vous que le messager ait eu le temps de trouver don Rafael ? demanda-t-elle.

— Il faut trois jours pour aller de Oajaca à l'hacienda del Valle ; il y en a bientôt quatre qu'il est parti. Si, comme on nous l'a dit, don Rafael se trouvait devant Huajapam, c'est là que notre messager le joindra demain, sans doute. Dans trois jours, quatre au plus, le colonel pourra être à San Carlos, où il sait que nous nous rendons.

— Quatre jours, c'est bien long !

Gertrudis n'osa pas dire qu'à peine ses forces dureraient ce laps de temps. Elle reprit après un instant de silence :

— Et cependant, quand, la rougeur sur le front et les yeux baissés, j'entendrai la voix de don Rafael qui me dira : Vous m'avez appelé, Gertrudis, me voici ; que lui répondrai-je ? Je mourrai de honte et de douleur, car lui ne m'aime plus ; en me voyant si défaite, en ne retrouvant que l'ombre de celle qu'il a laissée brillante de santé et de fraîcheur, peut-être, par générosité, condescendra-t-il à feindre un amour qu'il n'éprouvera plus, et moi je ne pourrai le croire : quelle preuve me donnera-t-il qu'il ne ment pas par compassion pour moi ?

— Qui sait ? répondit don Mariano ; peut-être te donnera-t-il une preuve de sincérité que tu ne pourras révoquer en doute.

— Ne le désirez pas, si vous m'aimez ! s'écria Gertrudis ; car, si

cette preuve était de celles qu'on ne saurait récuser, j'en mourrais de bonheur ! Pauvre père ! ajouta-t-elle avec un sanglot et en jetant ses bras autour du cou de don Mariano ; pauvre père ! qui, de toute façon, ne vas bientôt avoir qu'un seul enfant.

A cette douloureuse exclamation, don Mariano sentit son cœur se briser, et il ne put que mêler de sourds gémissements et d'abondantes larmes à celles de sa fille. Non loin d'eux, le *centzollé*¹ répétait leurs sanglots d'une voix mélancolique.

En ce moment, la lune, dégagée du voile de nuages qui la couvrait, se montrait pleine et radieuse, et tout semblait se ranimer sous le flot de lumière blanche qu'elle lançait sur la solitude. La forêt devenait moins sombre ; des flancs aigus du Monapostiac s'échappaient des lueurs transparentes et verdâtres comme les vagues d'une mer agitée. La surface du lac se colorait de teintes blafardes ; des formes noires et hideuses, semblables à celles des *alligators*², s'allongeaient dans les roseaux, puis une rumeur sourde et vague se fit entendre dans les fourrés voisins.

Un frison de terreur passa sur le corps des quatre domestiques, immobiles et les yeux fixés devant eux sur le lac.

— N'avez-vous rien entendu ? dit Zefirino à voix basse.

Tous écoutèrent en pâlisant. On eût dit, en effet, qu'une voix humaine, quoique indistincte, s'élevait du fond des roseaux en bizarres et lointaines cadences.

Mais la voix se tût assez tôt pour que chacun crût s'être trompé et avoir pris pour la voix de l'homme les rumeurs vagues du bois.

— C'est égal, dit l'un des domestiques, je voudrais bien que cette nuit fut achevée ; mais il y a encore au moins cinq heures d'ici au jour.

— D'autant plus, reprit le second, que trop de signes annoncent qu'elle ne se passera pas sans qu'il arrive quelque malheur. Je ne parle pas des flammes et du fantôme qu'a vus Castrillo ; je ne songe qu'aux sanglots que nous avons entendu notre pauvre jeune maîtresse pousser tout à l'heure.

— Il ne manquerait plus à tous ces présages que d'entendre maintenant le cri d'une chouette sur le sommet de l'un de ces arbres, à notre gauche ; alors on pourrait prier pour l'âme de dona Gertrudis.

Castrillo et Zefirino, qui, sans être plus esprits forts que leurs camarades, semblaient moins accessibles qu'eux à la crainte des

1 L'oiseau moqueur.

2 Caïman

présages, partageaient cependant leurs appréhensions au sujet de leur jeune maîtresse. Sa faiblesse leur paraissait avoir doublé depuis le jour du départ de Oajaca. Tous deux gardaient le silence en pensant que, en effet, ce n'était point une nuit ordinaire que celle-là, dans le voisinage d'un endroit redouté que Castrillo lui-même s'étonnait d'avoir choisi, et avec ces étranges apparitions de flammes qu'il venait de voir à l'hacienda de San Carlos.

— Dona Gertrudis repose maintenant, dit Zefirino ; car je n'entends plus rien. Nous ne ferions peut-être pas mal de dormir aussi une couple d'heures, et deux par deux, à tour de rôle.

— Nous pourrions dormir à peu près trois heures chacun, ajouta Castrillo ; j'adopte cet avis. Quels sont ceux qui veilleront les premiers ?

— Le sort en décidera, dit Zéfirino.

— Si Ambrosio n'a pas plus envie de dormir que moi, reprit le troisième domestique, vous pouvez commencer, tous les deux, nous ferons le guet pendant votre sommeil.

— Va pour veiller, répondit Ambrosio.

Castrillo et Zefirino s'étendirent tous deux sur l'herbe en s'enveloppant de leurs manteaux, et bientôt il ne resta plus d'éveillé dans ce bois, en apparence du moins, que les deux sentinelles et don Mariano, dont l'inquiétude banissait le sommeil de ses yeux.

Quant à Gertrudis, outre qu'elle était à l'âge où la jeunesse a encore, comme l'enfance, le privilège de s'endormir en pleurant, son état de faiblesse avait eu raison des chagrins de son cœur.

Le silence de la nuit était profond, et les deux veilleurs, les yeux fixés sur le sommet nuageux de la colline enchantée, se demandaient quels mystères pouvait cacher ce dais de brouillard qui, au dire de Zefirino, le couvrait sans cesse, quand tout à coup ils furent glacés d'effroi par une voix humaine qui fit entendre, dans la direction du lac, les mêmes cadences bizarres qu'ils avaient cru déjà distinguer.

Seulement il était impossible de comprendre ce que chantait la voix. C'était un langage inconnu, comme celui que, trois siècles auparavant, les prêtres indiens devaient parler à leurs divinités.

Tous deux se signèrent en échangeant un regard effrayé.

— C'est peut-être l'Indien qui cherche son cœur, dit Ambrosio d'une voix à peine articulée.

Son compagnon ne put faire qu'un signe de tête pour exprimer que telle était aussi sa pensée.

Puis un instant plus tard, il secoua l'un des dormeurs d'un bras convulsif.

— Qu'est-ce ? demanda Zefirino en s'éveillant en sursaut.

Le domestique ne répondit pas, mais il montrait du doigt, en tremblant, un objet étrange qui battait les roseaux du lac.

Zefirino ne tarda pas à se rendre compte de ce qui effrayait si fort son camarade, et lui expliqua ce qui se passait sous leurs yeux.

C'était un homme dont les rayons de la lune éclairaient la peau rouge comme du cuivre, car il était complètement nu.

L'Indien, qu'on ne pouvait méconnaître à sa couleur, semblait chercher quelque chose dans les roseaux, qu'il frappait de ses mains tout autour de lui.

Les deux domestiques le virent bientôt se mettre à la nage, fendre les eaux épaisses du lac et disparaître sous peu dans l'ombre que projetait la colline enchantée, du côté opposé à la lune.

— Dieu du ciel ! dit Zefirino à voix basse, on n'en saurait douter : c'est l'Indien qui cherche son cœur.

L. DE B.

(A continuer)

DE LA PERSECUTION RELIGIEUSE EN POLOGNE.

Notre Saint-Père le Pape vient d'ordonner un triduum de prières à l'intention de l'Italie et de la Pologne ; et, à l'heure qu'il est, tout l'univers catholique adresse des vœux au Tout-Puissant pour le salut de ces deux nations, affligées d'une détresse égale quoique provenant de causes essentiellement différentes. Dans les deux pays, les lois fondamentales de l'ordre public et de la propriété ont été violées ; mais si, en Italie, cette violation a été l'effet des passions effrénées des démagogues et des impies, en Pologne, elle a été l'œuvre d'un gouvernement autocratique. Deux causes si diamétralement opposées ont produit un même résultat ; et le Saint-Père, en associant dans ses prières les victimes de la révolution et celles du despotisme, a voulu prouver par là que l'un et l'autre sont également contraires à l'esprit de l'Eglise. Et comme ce tendre intérêt de Pie IX, pour ses enfants persécutés, a jeté un nouvel éclat sur les infortunes de la Pologne, nous en retracerons ici un aperçu rétrospectif accompagné de réflexions qui éclaireront le lecteur sur le véritable caractère de cet acharnement, qui pousse les czars à exterminer jusqu'au nom de catholique, dans les provinces polonaises soumises à leur domination.

Une étude historique sur l'oppression des catholiques en Pologne est un des plus fertiles enseignements que puisse faire le publiciste contemporain ; elle nous montre, d'un même coup d'œil, en présence et en action, dans un drame continu et saisissant, les grands intérêts qui agitent tous les esprits : deux nationalités, deux cultes, deux politiques : le pays de Sobieski et de Pierre le Grand, la religion catholique et l'église gréco-russe, les protestations franches et héroïques de la nation polonaise, et l'astucieuse politique inaugurée par Catherine II et fidèlement suivie par ses successeurs.

Le gouvernement russe a tellement identifié de tout temps sa religion avec sa politique, qu'on ne peut s'empêcher de stigmatiser la politique des bourreaux en traitant des intérêts religieux des victimes. Dès les premières années de l'oppression moscovite, la persécution religieuse a toujours marché de pair avec la persécution politique ; et il en est encore de même aujourd'hui. Chaque escadron de Cosaques, envoyé en Pologne pour servir d'appui à l'autorité temporelle du czar, était escorté d'une bande de popes fanatiques chargés de faire reconnaître son autorité spirituelle. Ce n'est pas que les autocrates fussent animés d'un zèle religieux pour l'extension d'un culte, qu'un oukaze de l'empereur Nicolas a qualifié d'orthodoxe ; leur politique est trop égoïste et trop froidement calculée pour être capable d'un enthousiasme quelconque, même pour une cause mauvaise en son principe. Ce qu'il leur faut, c'est une unité politique, religieuse, nationale, qui mette en leur pouvoir, non-seulement les corps et les biens, mais même les consciences des individus. Cette unité si désirable, qui fait qu'en Russie soixante millions d'hommes se meuvent comme une machine bien ordonnée et obéissent comme des automates au moindre mouvement du mécanicien en chef, l'empereur, n'était nullement praticable en Pologne où le sentiment de la dignité personnelle, inné à chaque citoyen, était corroboré par un attachement séculaire à la religion catholique. Que fallait-il faire en face de cette résistance ? Une pareille question aurait embarrassé tout autre qu'un autocrate de toutes les Russies ; mais, quand on a cinq cent mille bayonnettes à ses ordres, on ne se met pas en peine pour si peu de choses. Les Polonais résisteront ? Eh bien, on les égorgera, on les exilera, on les transportera par milliers en Sibérie ; qu'importe le sang répandu, le désespoir des femmes et des mères, le deuil de toute une nation, pourvu que la volonté de l'empereur soit accomplie. Et si l'Europe s'avise d'intervenir et de protester, on lui dira que les Polonais sont des révolutionnaires, des ennemis de tout ordre social ; et, comme un tel axiome pourra être au besoin appuyé et prouvé à coups de canon, aucun diplomate étranger ne s'avisera d'en douter, chacun de ces dignes personnages aime mieux abandonner à son sort une nation infortunée plutôt que de compromettre ses propres intérêts. Abandonnée à elle-même, la Pologne a engagé une lutte à mort avec le despotisme moscovite, lutte qui dure depuis plus d'un demi-siècle et dont l'issue est encore douteuse ; car, ni la force brutale, ni de perfides suggestions n'ont pu jusqu'à présent triompher de l'union des sentiments patriotiques et religieux.

Ce qui caractérise particulièrement le schisme gréco-russe, et ce

qui le rend digne du mépris de tout homme de cœur, c'est la profonde et l'abjecte servilité de son clergé à l'égard du gouvernement. Tandis que, dans les pays catholiques de l'occident, le bras séculier a toujours été au service de l'église dans les jours de danger et de trouble ; en Russie, c'est l'autorité spirituelle du clergé qui est subordonnée en tout point aux vues et aux desseins du pouvoir temporel. Il n'en a pas toujours été ainsi ; et il y a deux ou trois siècles, l'église grecque n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire un amas de vils courtisans dans les grades élevés, et de misérables agents moitié religieux, moitié politiques dans le bas clergé. Tant qu'elle fut indépendante des czars et qu'elle ne reconnut d'autre autorité que celle des patriarches de Moscou, elle produisit de pieux cénobites, de savants théologiens, des apôtres zélés qui prêchèrent aux peuplades barbares de l'Asie les lumières de l'Évangile. Mais une fois que la suprématie spirituelle tomba entre les mains des empereurs, l'église gréco-russe eut le sort de tous les cultes qui relèvent d'un prince séculier ; les sièges épiscopaux devinrent la proie du favoritisme, et le bas clergé, afin d'obtenir les bonnes grâces d'un gouvernement absolu, oublia toute dignité pour se mettre, corps et âme, à son service. Cette servilité fut poussée si loin que dans plusieurs circonstances les synodes ont admis la décision de l'empereur comme infaillible sur les points les plus abstraits et les plus obscurs de leur théologie.

L'assujétissement de l'église gréco-russe à l'empereur a été accompli par Pierre le Grand ; ce prince s'attribua, en l'année 1718, le titre de chef suprême du schisme oriental, dans les circonstances suivantes. Le patriarche de Moscou étant venu à mourir, les évêques craignant de mécontenter le redoutable empereur en agissant sans son consentement, vinrent en corps lui demander de nommer lui-même un successeur au patriarche. "Voici votre patriarche, voici votre pontife," leur dit Pierre en se frappant le front de la main ; "dès aujourd'hui, vous n'aurez point de chef spirituel autre que moi."

Devant une déclaration si nette, toute résistance devenait inutile ; d'ailleurs, le czar Pierre, à force de couper les têtes des récalcitrants, ¹ avait déjà réussi à dresser ses sujets à cette obéissance muette et absolue qui fait maintenant la puissance et l'opprobre de

¹ Pierre I^{er}, surnommé le Grand, avait des instincts de la plus brutale cruauté, malgré un génie incontestable et une volonté d'une persistance sans exemple dans l'histoire. Pour dompter les Russes à son joug de fer, il punissait de mort la moindre désobéissance ; d'ordinaire, il décapitait lui-même les victimes pour s'exercer le bras ; et les chroniques du temps constatent que le maximum de ses exécutions était de 28 têtes par jour. C'est là un fait historique d'une authenticité incontestable, malgré les dénégations de Voltaire, dans son histoire de Pierre le Grand.

la Russie. Le fondateur de la puissance moscovite avait mesuré de son regard de vantage les avantages qu'une suprématie religieuse sur tous les schismatiques donnerait à son ambition ou à celle de ses successeurs. Aussi, recommande-t-il, dans son fameux testament politique cette suprématie dans les termes suivants :

“ Art. VII.—S'attacher et réunir autour de soi tous les Grecs-unis et désunis ou schismatiques qui, sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et fonder d'avance une suprématie universelle par une sorte de royauté ou de domination sacerdotale. Les gréco-slaves seront autant d'amis qu'on aura chez ses ennemis.”

Dans ce seul paragraphe est compris en peu de mots le caractère et les tendances de la persécution religieuse des grecs-unis; il explique les motifs de la persistance des successeurs de Pierre I^{er} à poursuivre l'unification religieuse de leur empire; il trace une

Il ne sera peut-être pas sans intérêt, pour nos lecteurs, de voir par ce curieux document jusqu'où s'étendent les vues ambitieuses de la Russie. Nous le citons ici textuellement et en entier :

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité : Nous, Pierre I^{er}, empereur et autocrate de toutes les Russies etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russe.

Le grand Dieu, de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, nous permet de regarder le peuple russe comme appelé par l'avenir à la domination générale de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées pour la plupart à un état de vieillesse voisin de la caducité ou qu'elles y marchent à grands pas; il s'en suit donc qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'occident et de l'orient par le nord comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré le peuple romain par l'invasion des barbares. Ces émigrations des hommes polaires sont comme le flux du Nil, qui à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Égypte. J'ai trouvé la Russie rivière, je la laisse fleuve; mes successeurs en feront une grande mer destinée à fertiliser l'Europe appauvrie; et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi je leur laisse les enseignements suivants; je les recommande à leur attention et à leur observation constante, de même que Moïse avait recommandé les tables de la loi au peuple juif.

1. Entretien la nation russe dans un état de guerre perpétuelle pour former le soldat et le tenir toujours en haleine; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'état; refaire les armées et choisir les moments opportuns pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement de la Russie.

2. Appeler par tous les moyens possibles de chez les peuples instruits de l'Europe des capitaines pendant la guerre, et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays sans lui faire rien perdre de siens propres.

3. Diviser la Pologne en y fomentant le trouble et la discorde civile; gagner la haute noblesse à prix d'or, influencer les diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger; y faire entrer et séjourner les troupes moscovites jusqu'à l'occasion de s'y établir définitivement. Si les puissances voisines opposaient quelques difficultés, les apaiser momentanément.

ligne à suivre pour leur politique; et cette politique a été suivie et largement développée par Catherine II.

L'impératrice Catherine avait parfaitement compris les vues politiques de Pierre le Grand, et toute sa vie fut employée à les réaliser. Cette femme, aussi habile que perverse, réunissait en elle tous les vices et quelques-unes des qualités qui caractérisent la seconde moitié du dix-huitième siècle; elle accordait sa protection aux philosophes et aux artistes; aussi Voltaire lui a-t-il prodigué toutes les flatteries que pouvait lui suggérer sa rare habileté dans cette branche du métier de courtisan; en revanche, le peuple polonais lui donne, dans ses chansons, le surnom d'*infernale Catherine*. On sait que pour donner un prétexte à l'envahissement de la Pologne et au premier partage qui s'en suivit, elle déclara que c'était pour protéger les protestants persécutés qu'elle se voyait dans la nécessité d'intervenir à main armée. Or, c'était là une insigne fourberie, car la liberté religieuse avait de tout temps existé en Pologne; mais cette intervention fut accueillie par les acclamations unanimes des philosophes et surtout de Voltaire qui, à cette

ment en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre en détail tout ce qui aura été donné.

3. Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y propageant nos principes.

4. Rechercher l'alliance commerciale de l'Angleterre; cette puissance ayant plus que tout autre besoin de nous pour sa marine et pouvant être la plus utile au développement de la nôtre. Echanger nos bois et nos matières premières contre son or, établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres des rapports continuels qui formeront les flottes russes à la navigation et au commerce.

5. S'étendre sans relâche vers le nord le long de la Baltique ainsi que vers le sud le long de la mer Noire.

6. Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes; celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt aux Turcs, tantôt à la Perse; s'emparer de la mer Noire et s'avancer peu à peu dans l'orient jusqu'aux Indes qui sont l'entrepôt du monde.

7. S'attacher et réunir autour de soi tous les grecs-unis et désunis ou schismatiques, qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et fonder d'avance une suprématie universelle par une sorte de royauté ou de domination sacerdotale; les grecs-slaves seront autant d'amis que l'on aura chez ses ennemis.

8. La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la Baltique gardée par nos vaisseaux, il faudra proposer séparément et très-discrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elle l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui ne peut manquer pour peu que l'on flatte leur orgueil et leur ambition, se servir d'elle pour écraser l'autre; puis écraser à son tour celle qui survivra, en engageant avec elle une lutte à mort dont l'issue ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'orient et une grande partie de l'Europe.

Ainsi peut et doit être subjugué l'Europe!

PIERRE I^{er}, autocrate de toutes les Russies.

Ce testament est déposé dans les archives du palais de Peterhoff, près de St. Petersbourg.

époque, dirigeait à son gré l'opinion publique. Une fois lancée dans cette voie libérale, l'impératrice Catherine, après avoir prêché la tolérance pour tout le monde, prêcha le schisme comme le meilleur antidote contre le catholicisme et en même temps les velléités d'insurrection à son pouvoir. Comme Pierre I^{er}, elle aimait à employer les grands moyens, savoir : le knout et la Sibérie ; mais ces longues années de sang et d'oppression, qu'elle fit peser sur la Pologne, appartiennent à l'histoire et ne rentrent pas dans le cadre plus moderne que nous sommes tracés.

Les empereurs Paul et Alexandre I^{er} se distinguèrent par leur tolérance, et sous leur règne, la Pologne put reprendre des forces nouvelles, forces qui lui furent plus que nécessaires pour survivre à l'effroyable persécution religieuse et nationale de Nicolas.

L'empereur Nicolas est le type le plus complet de l'autocrate russe, la personnification la plus parfaite de la tyrannie. Son rêve fut celui de tous les despotes qui ont conscience de leur propre force et qui acceptent sans hésiter et jusqu'au bout la fatalité de leur rôle. Réaliser la triple unité politique, religieuse et nationale ; dans un empire immense où tous les cultes, toutes les formes de gouvernement, tous les climats étaient représentés, établir à tout prix une unité contre nature, analogue à celle qui règne entre les soldats d'une armée moscovite, composée de vingt peuples divers, parlant cent dialectes, mais revêtus du même uniforme et tremblant sous le même bâton ; pour y parvenir, tendre tous les ressorts d'une centralisation à outrance, qui ne recule jamais devant l'emploi de la force ni de la ruse, qu'aucun effort ne lasse, qu'aucun échec ne décourage : tel fut le but suprême de Nicolas, pendant les trente années que la Providence laissa dans ses mains le sceptre de fer qu'il semblait avoir reçu directement de Pierre le Grand. Le plus grand obstacle à ses desseins était l'Eglise catholique, la seule qui ait jamais contrarié tous les despotismes, en tout temps et par tous pays, quel que fut leur nom ou leur coutume ; la seule qui ait le don de les lasser et la gloire de leur survivre.

La devise de Nicolas était : autocratie, orthodoxie, nationalité russe, voilà les trois idées qui doivent servir de base à l'édifice social de l'empire. Pour les mettre en vigueur il déploya toutes les ressources de son pouvoir sans bornes : il eut beau jeu en Russie, mais la Pologne résista. Il fallait la dompter, l'écraser ; elle le fut, et l'histoire ne donne pas d'exemple d'une énergie si sauvage, d'une persistance aussi acharnée que celle déployée par Nicolas en cette occasion. S'il l'eut osé, il aurait anéanti cette nation rebelle ; mais par crainte de l'Europe, il dut modérer sa soif de vengeance et garder quelques ménagements au moins exté-

rieurement. L'opinion publique de l'Europe, c'est là le cauchemar des empereurs de Russie ; depuis Pierre le Grand, ils sont dominés par la nécessité de ne pas se brouiller avec l'Europe pour cause de barbarie. Tout ce qu'il y a de bon en Russie n'a été fait que pour l'Europe : témoin la réponse de Catherine II au prince Mentshikoff, gouverneur de Moscou, quand il se plaignait que les universités russes étaient vides : " Mon cher prince, ne vous effrayez pas si nos Russes n'ont aucun désir de s'instruire, et si l'ordre d'ériger des écoles dans mon empire n'est pas fait pour nous, mais pour l'Europe, et pour soutenir près des étrangers la bonne opinion qu'on a de nous ; car dès le moment où le peuple russe aura vraiment commencé à s'instruire, je ne resterai pas impératrice et vous gouverneur." Cette réponse, qui peint si bien la perversité et en même temps la perspicacité de Catherine II, est la clef de la politique russe à l'égard des puissances de l'occident. Quoiqu'on fasse et quoiqu'on se propose, il faut toujours avoir l'œil sur l'opinion de l'Europe, endormir ou tromper la vigilance du souverain pontife à l'égard des catholiques polonais, par quelques semblants de concessions longtemps espérées, tardivement promises, plus lentement accomplies ; et, à la faveur de ces temporisations savantes, de ce machiavélisme transcendant, préparer mystérieusement, mais sûrement, l'extirpation du catholicisme et la formidable unité politique et religieuse.

Comme la génération vivante qui avait connu des jours meilleurs, était difficile à façonner à ce joug, on entreprit d'affaiblir systématiquement la foi et l'attachement à la religion catholique de la génération future. C'est à la jeunesse qu'on s'attaqua désormais ; et pour cela le meilleur moyen était de fausser les principes de l'éducation primaire et de la faire servir aux buts du gouvernement. Avant l'insurrection de 1831, la Pologne était couverte de collèges florissants dirigés par la congrégation des *Patres scholarum piarum* ; l'enfance y recevait des enseignements religieux et littéraires, la jeunesse y était nourrie des fortes maximes d'un patriotisme élevé. Nicolas fut heureux de trouver une occasion pour abolir ces collèges où on enseignait que Dieu et la Pologne étaient au-dessus de la puissance du czar ; en même temps, il publia un oukaze par lequel le clergé, tant séculier que régulier, était à tout jamais exclu de l'enseignement. A la place des maisons d'éducation ainsi abolies, on établit dans les villes principales des écoles sous le nom de " gymnases," organisées militairement, où les élèves strictement numérotés, enrégimentés et disciplinés, étaient tenus sur le pied d'un bataillon de soldats en garnison dans une ville ennemie. La philosophie, les belles-lettres et tout ce qui

peut élever l'esprit et le cœur de la jeunesse fut rayé du programme de l'enseignement. Ce n'étaient pas des hommes qu'on voulait former, mais des machines obéissantes ; aussi n'y enseigna-t-on que les mathématiques et un peu d'histoire, où les faits étaient arrangés et représentés conformément à l'esprit de soumission absolue au gouvernement, qui planait sur toute la Pologne. Quant aux notions de liberté politique et de droits du citoyen, elles étaient remplacées par une espèce de catéchisme autocratique¹, qui prêchait que Dieu avait envoyé les empereurs sur la terre pour le remplacer directement, et que leur pouvoir devait être aussi grand et aussi respecté que celui de l'Être Suprême.

Après avoir ainsi organisé la dénationalisation de la jeunesse dès ses plus tendres années, la persécution se tourna du côté du clergé catholique. Plusieurs postes importants, dans l'administration des choses ecclésiastiques, furent confiés sans vergogne à des personnes schismatiques et séculières. N'avons-nous pas vu, il y a quelques mois à peine, un prince tartare, Tcherkaskoy, déclaré chef de l'Eglise catholique en Pologne ? Les ordres religieux furent l'objet d'une persécution toute spéciale de la part des empereurs, persécution qui s'est terminée par leur abolissement et par la confiscation de leurs biens, ainsi que nous l'avons vu dans un article précédent. L'extinction progressive du catholicisme fut résolue et poursuivie lentement par le moyen de mille mesures, mille ordonnances diverses, en apparence, mais tendant toutes au même but. Ainsi, quand un évêque polonais venait à mourir, on prolongeait la vacance du siège épiscopal aussi longtemps que possible, afin d'affaiblir le zèle des populations et finalement abolir les diocèses dès que l'occasion s'en présenterait. Pour ne citer qu'un exemple, le siège épiscopal du diocèse de Sandomir étant devenu vacant, par la mort de Mgr. Goldman, en 1846, on ne lui donna point de successeur ; et ce n'est qu'en 1858, sur les réclamations réitérées du Souverain Pontife, que le gouvernement permit de sacrer évêque de Sandomir Mgr. Juszynski.

En Lithuanie, où une partie de la population professe le rit grec-uni, l'empereur, afin de les détacher de la suprématie de Rome, ordonna que chaque fois que les habitants viendraient demander l'autorisation de bâtir une église pour leur culte, on ne la leur accordât qu'à condition d'élever en même temps une église schismatique. L'effet de cet oukaze fut que le nombre des églises grecques-unies diminua, les habitants reculant devant une double

¹ Publié à Wilna en 1843 et officiellement enseigné dans les collèges.

dépense et aimant mieux ne point bâtir d'église du tout, plutôt que d'en élever une au schisme.

Les peines les plus sévères furent prononcées contre quiconque travaillerait à la conversion d'un schismatique. Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous extrayons ici du code pénal quelques articles de lois promulguées à ce sujet :

Art. 184 et 185.—Pour quiconque, dans un lieu public, en présence d'un nombre plus ou moins grand de personnes, osera, avec intention, blâmer la religion ou l'Eglise gréco-russe, ou injurier l'Écriture Sainte ou les sacrements, perte de tous les droits et six à huit ans de travaux forcés. Pour le non-révéléateur, emprisonnement de six mois à un an.

Art. 187. Pour les mêmes faits commis au moyen d'écrits imprimés, ou manuscrits propagés par quelque moyen que ce soit, perte de tous les droits et déportation du coupable dans les contrées les plus éloignées de la Sibérie. Pour le colporteur ou le propagateur, même peine

Art. 193.—Pour quiconque engagerait une personne de la confession orthodoxe gréco-russe à passer à une autre confession, déportation en Sibérie.

Ce qui effrayait surtout les autocrates c'est la conversion d'un de leurs sujets au catholicisme. L'idée qu'un Russe reconnaissait une autorité spirituelle, autre que celle de son empereur, les remplissait de crainte et de doute quant à son obéissance. Et avec raison ; car un Russe catholique, en niant la compétence du czar dans les affaires spirituelles, niait nécessairement une grande partie de son pouvoir absolu. Aussi, l'envoi aux mines de la Sibérie pour toute la vie était la peine prononcée contre tout schismatique converti, et jamais peine ne fut plus rigoureusement exécutée. Le retour au bercail de l'Eglise d'une brebis égarée, partout ailleurs accompagné de cérémonies touchantes et de réjouissances spirituelles, était en Russie environné du plus grand mystère ; et, aujourd'hui, même cet état de choses n'a pas changé. Honneur donc à ces généreux confesseurs de la foi, qui, semblables aux premiers chrétiens des catacombes, adorent dans le silence et pratiquent fidèlement la religion catholique ; si la colère des czars les atteint dans ce monde, la miséricorde divine ne les oubliera pas dans l'autre. La Russie ne pourra être régénérée que par le catholicisme ; et, constatons-le pour l'honneur de l'humanité, le progrès de la vérité, quoique infiniment lent, existe néanmoins dans ce vaste empire. En attendant, ses apôtres et ses défenseurs y sont impitoyablement poursuivis, comme le prouvera un exemple que nous citons ici de préférence à mille

autres, parceque la personne qui en est l'objet occupe un rang distingué parmi le clergé catholique aux Etats-Unis.

Le comte de Shouletnikoff, issu d'une des premières familles de Russie et neveu de madame Swetchine, avait embrassé de bonne heure la religion catholique; mais, comme tous ses compatriotes convertis, il dut observer le plus grand mystère pour ne pas encourir la déportation en Sibérie. Cependant, malgré toutes ses précautions, la police eut vent de la chose; et un soir, en l'année 184..., pendant qu'il était à Varsovie, dans un bal chez le comte Potocki, on vint l'avertir qu'ordre avait été donné de l'arrêter immédiatement. Il eut à peine le temps de quitter la ville sous un déguisement de paysan; et, pour se dérober aux poursuites qu'on ne manquerait pas de diriger contre lui, il traversa secrètement la frontière et se réfugia en Prusse. Delà, il se rendit à Paris; et la persécution n'ayant fait qu'augmenter sa ferveur, il résolut de se consacrer à Dieu d'une manière spéciale. Après avoir fait des études de théologie au séminaire de Nancy, il fut sacré prêtre et partit comme missionnaire pour les Etats-Unis; aujourd'hui, il est curé de la paroisse St. Louis, à Buffalo, dans l'état de New-York.

Telle est la conduite des czars envers leurs propres sujets quand ils embrassent le catholicisme; mais si la persécution des adultes n'est pas sans exemples dans l'histoire, en revanche ni les Romains, ni les barbares ne se sont attaqués à l'enfance. Il a été réservé à l'empereur Nicolas d'inaugurer ce nouveau système de persécution, ce nouveau moyen de faire oublier aux enfants polonais leur religion et leur nationalité. C'est impossible, direz-vous, lecteurs canadiens assez fortunés pour vivre sous un gouvernement qui respecte votre religion et votre langue; oui, c'est impossible à croire, j'en conviens; mais, cependant, cela est, cela s'est fait et peut-être cela se répètera encore, si on laisse la Russie agir à sa guise. Oui, on a arraché des enfants à leurs mères, on les a enlevés de force à leur famille, pour les conduire au fond de la Russie; et là, profitant de leur jeune âge, on en a fait des Russes et des schismatiques.

Voici ce qu'on lit dans le journal de Varsovie du 13 avril 1838:

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

“ Le 18 du présent mois, à midi, aura lieu dans la salle ordinaire des séances du conseil, une adjudication publique *a minima*, pour le transport de Varsovie à St. Petersbourg, des fils de nobles polonais et autres enfants, dont les parents ont pris part à la dernière insurrection.”

Voilà le châtiment qu'on imposait à ceux qui revendiquaient

leurs droits et la liberté de leur pays. Non content de les emprisonner et de les déporter par milliers, le gouvernement russe, par un raffinement de barbarie, leur enlevait leurs enfants, pour qu'ils eussent la douleur de les voir devenir serviteurs de l'ennemi de la Pologne. Et, si malgré ces témoignages, vous demeurez encore incrédules, étudiez l'histoire de la Pologne depuis 1825 jusqu'à nos jours, et vous y verrez ces mêmes faits mille fois répétés.

Comme on avait violé les droits les plus sacrés de la nature en enlevant les enfants à leurs parents, il ne faut pas s'étonner si le gouvernement se mêla une fois de plus à l'intérieur des familles. Une loi de l'empereur Nicolas statue que les enfants nés de mariages mixtes, devaient invariablement suivre la religion de celui des deux époux qui appartenait au schisme. Heureusement que ces mariages sont bien rares en Pologne ; et un enfant de la Pologne qui s'allie à la race de ses persécuteurs est l'objet de la haine et du mépris de ses compatriotes.

Les persécutions violentes, les conversions au schisme, amenées par le knout et les tortures, ne manquent pas non plus à ce lugubre tableau et complètent sa ressemblance avec les premiers siècles du christianisme. Les czars altérés de sang, les préteurs fanatiques, et les martyrs courageux, tout y est ; et, si le sort des victimes n'a pas eu un égal retentissement, il faut l'attribuer à l'égoïsme profond de notre siècle. La Lithuanie fut particulièrement favorisée sous ce rapport ; à diverses époques, des milliers de cosaques y furent envoyés en qualité de missionnaires ; et les popes, qui les accompagnaient, ne comptaient que comme auxiliaires superflus destinés à faire connaître que le but de ces expéditions était religieux. Ces apôtres, d'un nouveau genre, parcouraient les campagnes prêchant le schisme à coups de fouet et, quand ils rencontraient de la résistance, à coups de sabre. Parmi les paroisses qui ont souffert avec le plus d'héroïsme le martyr pour la foi, il faut citer en première ligne celle de Dziernowitz, tant pour la résistance opiniâtre de ses habitants au schisme, que parce que les dernières persécutions y ont eu lieu sous l'empereur actuel. Depuis l'insurrection de 1863, ces scènes se sont répétées mille et mille fois ; mais jamais la férocité russe n'a été si fortement caractérisée.

La paroisse de Dziernowitz, située en Lithuanie, appartenait au rit grec uni ; mais son seigneur, monsieur C... était catholique romain. C'était encore sous le règne de l'empereur Nicolas, quand on somma pour la première fois les habitants d'embrasser le culte grec-schismatique. Comme de raison, ils refusèrent de prêter l'oreille à de telles sommations ; alors on donna ordre à monsieur C... d'employer toute son influence pour amener les paysans à se rendre

aux volontés de l'empereur; celui-ci, pour éviter toute molestation à ce sujet, quitta le manoir et partit pour Varsovie. Alors furent envoyés à Dziernowitz des popes et des cosaques, avec ordre de presser vigoureusement l'œuvre de la conversion, comme était qualifiée, dans le document officiel, cette œuvre d'injustice et d'impiété. Les popes ne se le firent pas dire deux fois; et comme selon les statuts du schisme, tous ceux qui ont une fois reçu la communion orthodoxe deviennent par ce fait même schismatiques, ils forcèrent les paysans, avec l'assistance des cosaques, à avaler leur communion; et une fois cette cérémonie accomplie, la paroisse fut inscrite dans le rapport fait au gouvernement comme ayant accédé au schisme volontairement.

Il n'est pas besoin de dire qu'aussitôt les cosaques partis, les villageois redevinrent aussi catholiques que jamais, et continuèrent à pratiquer leur religion paisiblement pendant plusieurs années, grâce au rapport fait sur leur prétendue conversion. Mais quand l'empereur actuel monta sur le trône, malgré ses belles promesses de libéralisme, la persécution, un instant ralentie par la guerre d'Orient, recommença de nouveau. Quelqu'un ayant dénoncé la paroisse de Dziernowitz, comme pratiquant le catholicisme, on y envoya un officier avec des troupes pour y mettre bon ordre; celui-ci, de prime-abord, se signala par de telles cruautés que le bruit en étant parvenu jusqu'en France, l'empereur Alexandre fut fortement mécontenté de cette publicité, et fit destituer l'officier en question. Cependant, il fallait convertir Dziernowitz à tout prix; et pour accomplir cette œuvre d'une manière discrète, on choisit le sénateur Stcherbinin. C'est le 13 juillet 1859 qu'il arriva à Dziernowitz; et espérant pouvoir arranger l'affaire à l'amiable, il rassembla les villageois et leur fit un discours plein de douceur et d'onction. Il les conjura de ne pas persister dans une erreur qui contristait le cœur de leur bon père, l'empereur; il leur représenta toute l'ingratitude de leur conduite, envers celui qui les avait comblés de bienfaits (sans doute le knout et la Sibérie); puis, voyant que malgré ces belles phrases, ses auditeurs restaient impassibles, il termina en disant que l'empereur et Dieu c'était une seule et même chose, et que se déclarer contre la religion régnante, c'était commettre un crime d'état et un sacrilège. Les conséquences sous-entendues d'un tel principe étaient faciles à déduire; mais les villageois ne s'en effrayèrent pas, et continuèrent leur système de muette et passive résistance. Stcherbinin épuisa en paroles tout ce que pouvaient lui suggérer le désappointement, la colère et les menaces, mais en vain; alors, il eut recours aux moyens violents et chargea ses cosaques de poursuivre l'œuvre de la conversion si

infructueusement commencée par lui. Il s'ensuivit des atrocités, des coups de bâton, des tourments que la plume se refuse à décrire ; imaginez une bande de cosaques, aussi féroces que les Indiens des prairies de l'ouest, auxquels on permet de se livrer à tous les excès, à toutes les cruautés. Mais, disons-le pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur du nom polonais, pendant quinze jours que durèrent ces horreurs, pas un paysan n'abandonna sa foi, et Stcherbinin dut s'en retourner l'oreille basse et honteux d'avoir épuisé tous les moyens de violence, sans atteindre son but. Il avait espéré une décoration en récompense de son zèle, et il ne récolta que le mépris de l'opinion publique.

Plusieurs de nos lecteurs connaissent, sans doute, le récit du martyr des religieuses Basiliennes de la ville de Minsk, en Lithuanie, martyr qui a rempli l'Europe et la chrétienté d'indignation pour les bourreaux, de pitié et d'admiration pour les victimes ; cependant, nous en donnerons ici un court aperçu pour ceux qui n'en ont pas entendu parler. Il avait été résolu, dans le synode schismatique de St. Pétersbourg, qu'on tenterait de faire embrasser le schisme à ces religieuses ; un misérable renégat, l'archevêque Siemaszko, se chargea de cette mission. Il se fit accompagner de plusieurs popes en qualité d'auxiliaires ; mais, malgré toutes ses ruses, tous ses efforts, il fut impossible d'ébranler la constance des Basiliennes. Dès lors, sa rage fut extrême ; et, comme tous les moyens de persécution lui étaient permis par l'empereur, il leur fit souffrir les plus odieuses profanations, les plus atroces cruautés ; elles ont été retracées par une plume plus éloquente¹ que la nôtre, et nous nous bornerons ici à dire, que toutes les religieuses y succombèrent excepté la supérieure la mère Iréna Macréna Mieczysleska. Elle survécut à toutes ses compagnes, probablement par un décret spécial de la Providence, qui voulait conserver un témoin et une victime de ces horreurs qui, sans cela, resteraient ensevelies dans l'oubli. Réclamée instamment par le Souverain Pontife, elle obtint l'autorisation de se rendre à Rome, où, après avoir fait un récit fidèle du martyr de ses compagnes et de ses propres souffrances, elle finit paisiblement sa vie au milieu des témoignages de sympathie de toute la chrétienté. Un seul épisode suffira pour donner à nos lecteurs une idée du genre de moyens employés par Siemaszko, dans sa mission de Minsk. Il y a quelques années le père Souaillard, l'illustre orateur dominicain, se trouvant à Rome à son

¹ Récit de la mère Iréna Macréna Mieczyslaska, publié à Rome et traduit dans toutes les langues.

retour de St. Pétersbourg, rendit visite à la mère Iréna Macréna et lui demanda si elle connaissait Siemaszko :

— Si je le connais, répondit-elle, c'est mon dentiste.

En disant ces mots, elle portait la main à sa bouche et la montrant toute dépouillée, elle rappelait que Siemaszko lui avait brisé lui-même les dents à coups de talon de bottes. Cependant, à l'heure qu'il est, ce misérable fait partie du St. Synode schismatique, est investi de la dignité de métropolitain de la Lithuanie, et compte ses décorations par douzaines ; c'est lui qui est le représentant le plus considérable de l'orthodoxie gréco-russe dans les provinces polonaises.

Quelle était l'attitude du St. Siège en présence de ces horribles attentats ? Elle était ce qu'elle devait être : calme, digne et conciliante au début, sévère et énergique quand toute composition avec le czar aurait été outrageante à la dignité du chef de l'église. Pendant longtemps, Grégoire XVI se laissa abuser par les fausses promesses et les feintes protestations de Nicolas, qui ne cessait de lui représenter les Polonais comme des révolutionnaires, qu'il était urgent de dompter par des moyens violents et cela dans l'intérêt de l'ordre public. On connaît l'aversion de ce pontife pour les innovations de toute sorte ; aussi, en 1831, quand la diète polonaise lui envoya une députation, pour lui demander de bénir l'étendard national, qui venait d'être levé contre la tyrannie de Nicolas, il refusa de sanctionner le mouvement révolutionnaire, le qualifiant de révolte contre un souverain légitime. Hélas ! s'il avait connu toute la cruauté et l'astuce de ce souverain, il n'aurait pas manqué de se prononcer en faveur du peuple infortuné, qui voulait reconquérir ses droits ; mais, sa bonne foi et son désir de conciliation furent dupés par la dissimulation de Nicolas, et ce n'est que douze années plus tard qu'il connut enfin à qui il avait à faire. Néanmoins, aussitôt que la victoire se rangea sous les drapeaux de l'autocrate, le Souverain Pontife intercédâ en faveur des vaincus, et sur ses instances, Nicolas, pour ne pas se brouiller avec l'Europe, octroya le *Statut Organique*, qui devait protéger la religion catholique en Pologne. Nous citons ici les articles saillants de ce statut, pour faire voir encore une fois à nos lecteurs, comment le gouvernement russe a coutume d'exécuter ses promesses :

“ Art. V.—La liberté du culte est garantie ; chacun est libre de pratiquer sa religion ouvertement sous la protection du gouvernement, et la différence des croyances chrétiennes ne pourra jamais servir de prétexte à la violation des droits et privilèges qui sont accordés à tous les habitants. La religion catholique romaine,

étant celle de la majorité de nos sujets polonais, sera l'objet de la protection spéciale du gouvernement.

“ Art. VI.—Les fonds que possède le clergé catholique romain et celui du rit grec-uni, seront considérés comme une propriété commune et inviolable de la hiérarchie de chacune de ces croyances.”

Certes, les persécutions sanglantes de la Lithuanie, le martyre des Basiliennes de Minsk, les violences employées contre les paysans de Dziernouvitze, et, tout récemment, l'abolition des ordres religieux et la confiscation de leurs biens, sont des commentaires assez éloquents à ces deux articles du statut organique; et nous contentant de citer les faits, nous laissons à chacun le soin d'en déduire les conséquences.

Cependant, le Souverain Pontife, auquel ces stipulations furent soumises avec empressement par l'ambassadeur russe à Rome, crut pouvoir se fier à la loyauté de l'empereur relativement à leur exécution; et, comme tous les rapports du clergé polonais, sur la persécution religieuse, étaient soigneusement interceptés par le gouvernement, il vécut pendant longtemps dans la pensée que la liberté religieuse existait réellement en Pologne. Nicolas entretenait avec soin cette illusion; et tandis que d'une part, il se confondait en protestations de dévouement pour le Souverain Pontife, protestations qui firent espérer un instant qu'il rentrerait avec tout son peuple dans le giron de l'Eglise catholique, de l'autre, il ordonnait la prison, le knout et la Sibérie pour ceux qui refusaient de reconnaître en lui leur chef spirituel; et ce double jeu était conduit avec une méchanceté et un astuce qui ont fait s'écrier notre grand poète national, Mickiewicz ¹, dans un accès de sombre désespoir :

Czar, comme Dieu puissant ! comme Satan pervers !

Mais cette supercherie ne pouvait se prolonger longtemps; la vérité se fit enfin jour à Rome; et, aussitôt, en apprenant la fourberie de l'empereur Nicolas, le pape le signala au mépris de l'univers. Le 22 juillet 1842, Grégoire XVI publia une allocution au monde catholique, pour protester solennellement contre la mauvaise foi déployée par le gouvernement russe, dans l'exécution des promesses et des garanties octroyées aux catholiques polonais. Mais, si cette protestation vengea l'honneur du St. Siège, elle ne fit qu'augmenter l'acharnement de Nicolas à l'égard de ses victimes; et, comme dès lors, il n'était gêné par aucune considération, il donna libre cours à sa rage; aussi, depuis 1842 jusqu'en 1850, la persécution fut-elle plus active que jamais.

¹ Mickiewicz, poème des *Aieux*, traduction d'Ostrowski.

Tant que vécut ce czar de sinistre mémoire, tous les efforts du Souverain Pontife actuel furent également vains ; et l'avènement d'Alexandre, quoique donnant de grandes espérances à la Pologne, ne lui amena pourtant que de nouveaux malheurs, des calamités plus profondes que tout ce qui l'avait frappé jusqu'alors. En 1856, le pape profitant de l'assemblée de tous les représentants des nations Européennes au congrès de Paris, voulut en obtenir des garanties sérieuses de protection pour la religion catholique en Pologne. Mais aussitôt que le prince Gortshakoff, alors ambassadeur à Vienne, eut connaissance de cette intention de Pie IX, il expédia au premier ministre russe, comte de Nesselrode, la dépêche suivante :

“ Hâtez-vous d'apaiser le pape ; autrement, vous vous exposez à la honte et au danger de voir un des articles du traité garantir en Russie la tolérance du culte catholique.”

Encore une fois, la diplomatie russe l'emporta ; et après la clôture des séances, un journal vendu à la Russie, *Le Nord*, annonça que le congrès de Paris, en ne s'occupant pas de la question polonaise, venait de jeter la dernière pelletée de terre sur le cadavre de la Pologne.

Vous êtes dans l'erreur, infailibles diplomates, qui vous arrogez le droit de disposer des peuples comme d'un troupeau de moutons ! Sept années après cette cynique oraison funèbre formulée par un de vos scribes salariés, la Pologne a relevé l'étendard national ; et dix-huit mois de lutte héroïque ont prouvé au monde que ni vous, ni votre czar, vous n'avez le pouvoir de supprimer une nation. Vous nous avez vaincu matériellement, par vos bayonnettes et vos canons ; mais, moralement, nous avons triomphé, et il n'y a que les victoires morales qui soient de vraies victoires. S'il est un point à l'abri du doute, c'est que le vrai progrès des sociétés modernes c'est l'introduction dans les affaires, de l'idée du droit substituée de plus en plus à la force, c'est l'intervention de plus en plus marquée de la morale dans la politique. Si, d'un côté, les puissances européennes vous ont laissé consommer votre attentat politique, de l'autre, n'avez-vous pas été foudroyés par la parole du noble vieillard, successeur de St. Pierre, quand il ordonna à votre ambassadeur de sortir de sa présence, le 1^{er} janvier 1867. Oh non ! ne triomphez pas encore ; l'homme le plus habile et le politique le plus résolu est toujours vaincu, tôt ou tard, quand il a besoin, pour réussir, de triompher de la nature et de braver la conscience ; et, en définitive, une politique qui méprise les lois de la morale est toujours une politique inepte. Pourquoi ? parce que la raison enseigne qu'un principe vaincu par un fait, est encore plus fort que

le fait sans principe qui triomphe. Le principe vaincu a toujours pour lui Dieu, la raison et la conscience.

* *

Comme nos lecteurs aimeraient peut-être à savoir quel est actuellement l'état du catholicisme en Pologne, nous reproduisons ici une lettre de Varsovie que nous avons reçue tout récemment d'un compatriote.

“ 20 Décembre, 1867.

“ La persécution religieuse augmente tous les jours d'intensité ; cela va de mal en pis. Les Russes, encouragés par le silence de l'Europe qui les laisse agir à leur guise, poursuivent l'œuvre de la destruction du catholicisme avec un acharnement qui dépasse toutes les bornes. Deux cents églises viennent d'être fermées par ordre du gouvernement et enlevées au culte, sans que personne ait donné l'ombre d'un prétexte pour commettre un tel attentat. Les prêtres en charge de ces églises ont reçu leur congé sans autre forme de procès, et avec défense expresse d'exercer leur ministère dans d'autres localités. Que deviendront les malheureux paroissiens ainsi privés de leurs pasteurs ? privés de tout secours spirituels, ne sachant où s'adresser pour obtenir conseil et protection, ils resteront exposés sans défense aux perfides suggestions, voir même aux violences des popes russes, qu'on ne manquera pas de leur envoyer pour tâcher de les faire entrer de gré ou de force sous la loi du schisme.

“ De pareilles tentatives viennent d'avoir lieu dans le palatinat de Podlachie ; et, on nous écrit que les paysans, poussés à bout par les persécuteurs, s'insurgèrent en masse et les chassèrent momentanément hors de leurs villages. Mais cela ne fit qu'augmenter leurs maux ; les popes revinrent avec un nombre de cosaques deux fois plus grand qu'auparavant ; les malheureux furent écrasés par des forces supérieures, et, après avoir encouru l'odieux supplice du knout, furent envoyés comme forçats aux mines de la Sibérie.

“ Après la violence vient le vol ; en Lithuanie, on a commencé pour tout de bon à confisquer les terres de la noblesse qui est catholique romaine, et qui, par son influence, pourrait gêner les progrès de cette rage d'assimilation religieuse, qui s'exerce principalement sur cette province, comme étant voisine et limitrophe de la Russie. Pour masquer un peu le larcin aux yeux de l'opinion publique (si opinion publique il y a en Russie), on accorde une indemnité d'un dixième de la valeur réelle, sans exagération, et

cela en lettres de change à 470. C'est encore pis que ce qui a eu lieu en 1864, à propos des paysans ; car là, au moins, ce n'était qu'une spoliation partielle, et on avait pour consolation la certitude que les terres ainsi distribuées amélioreraient la condition du peuple des campagnes. Tandis qu'ici, des familles entières de gentilhommes seront réduites à la misère ; et leurs dépouilles deviendront la proie d'employés russes et d'officiers démissionnaires, qui, en s'établissant dans le pays, deviendront autant d'agents du schisme et de la dénationalisation.

“ Quand à l'administration des affaires religieuses, dans les provinces où le catholicisme est encore toléré, elle est entièrement à la merci du gouvernement. Comment pourrait-il en être autrement, quand des évêques, des prélats, des chapitres entiers, ont été déportés en Sibérie, pour s'être opposés aux réformes que des fonctionnaires russes et schismatiques voulaient introduire dans le domaine ecclésiastique. A l'heure qu'il est, toutes les hautes dignités, tous les postes importants, ont été donnés aux prêtres les moins capables et les moins estimés, et qui, par crainte d'attirer de plus grands malheurs, ne sont que trop dociles aux volontés de l'empereur. D'un autre côté, les hommes de talent et de dévouement, les pasteurs qui ont la confiance de leurs troupeaux, sont relégués à dessein au fond des campagnes dans les paroisses de troisième ordre. Enfin, pour frapper un dernier coup, pour ébranler le respect du peuple à l'égard de leurs pasteurs, ou pour les en séparer à jamais, il a été décidé ces jours-ci par l'autorité, que tous les prêtres seront appelés à prêter serment d'obéissance *absolue* à l'empereur ; et le plus indigne de la chose, c'est que ce serment devra être reçu par le maire de chaque commune. Or, pour comprendre le but véritable de cette dernière clause, il faut savoir que depuis l'insurrection de 1863, les hommes élevés aux fonctions de maires, dans les campagnes, sont de viles créatures du gouvernement, traîtres à leur patrie, en tout point méprisables et méprisés. Les paysans, trop ignorants et trop grossiers pour saisir la distinction entre un acte libre et un acte accompli sous protestation, verront avec stupeur leur curé se mettre à genoux (car ainsi le veut une règle inflexible) devant un fonctionnaire qu'ils méprisent, pour prêter serment d'obéissance à ce même empereur, qui tous les jours envoie des catholiques et des prêtres en Sibérie. Nul doute que le prestige et l'influence du clergé n'en souffre une atteinte fatale ; mais que faire ? Si le prêtre résiste, il sera envoyé en Sibérie ; on ne lui donnera pas de successeur, et ses paroissiens abandonnés n'en deviendront qu'une proie plus facile pour les schismatiques.

“ Tels sont les faits qui se passent journellement en Pologne, à

quarante-huit heures de Paris, sans que la France et l'Angleterre s'en occupent davantage que s'il s'agissait des querelles de quelque mandarin chinois ou de quelque taikoun japonais. Mais, que dis-je, on parle d'envoyer une armée au secours de l'empereur de la Chine, le persécuteur des chrétiens, pour l'aider contre ses rebelles ; et en même temps, on fait mille amitiés au czar, auquel il serait cependant si facile de faire des remontrances polies, mais fermes, sur sa conduite en Pologne. La raison en est toute simple ; la Pologne n'intéresse personne, *pécuniairement* parlant, tandis qu'une révolution en Chine pourrait arrêter le débit des percales et des calicots ; or, il est convenu, entre nos hommes d'état du dix-neuvième siècle, que toutes les idées de religion, de justice et de morale prises ensemble ne valent pas un ballot de marchandises."

On voit donc que rien n'a changé en Pologne depuis cinquante ans sous le rapport de la persécution ; mais, si les puissances de l'Europe conservent la même indifférence et la même apathie en présence de telles injustices, en revanche, le Saint Père proteste en notre faveur ; et, tôt ou tard, la voix de la papauté, cette voix qui ne parle jamais en vain, l'emportera sur l'égoïsme des grands de la terre.

CASIMIR HEMPEL.

NANETTE.

CONTE A MA PETITE FILLE.

♦♦

LA FERME-AUX-ROSES.

Il y avait une fois une petite fille qui s'appelait Nanette. A peine âgée de huit ans, elle savait déjà, par son adresse et son bon vouloir, se rendre utile dans la maison, en aidant sa maman dans les soins du ménage : car elles n'avaient point de servante. Une chose seulement paraissait étrange : c'est que leur petite maisonnette, qui était loin, bien loin des autres habitations de cette contrée, s'était élevée comme par enchantement. Un beau matin, les habitants du bourg voisin se rendant à la foire, furent tout étonnés d'apercevoir, à travers son treillage vert, la blanche maisonnette de la fermière. Cette circonstance avait bien un peu jeté l'alarme parmi cette naïve population, mais petit à petit, les craintes avaient disparu, et la fermière et sa fille n'excitaient plus qu'une curiosité presque pardonnable et qui, du reste, allait s'affaiblissant de jour en jour. On appelait cette ferme la "*Ferme-aux-Roses*," à cause de l'immense quantité de rosiers et de lauriers-roses toujours en fleurs qui l'entouraient.

Nanette était une jolie et gentille enfant. Sa petite bouche riait toujours et ses grands yeux intelligents et vifs exprimaient surtout la douceur et la bonté.

Souvent, après avoir donné aux travaux que lui permettait son âge, les heures qu'elle devait y consacrer, on pouvait la voir courir et sauter comme une jeune biche dans les allées du jardin qui se trouvait en arrière de la maisonnette. Légère comme les papillons qu'elle poursuivait, elle folâtrait à travers les bandes fleuries de l'enclos et puis, tout-à-coup, s'arrêtait en regardant tristement la campagne au delà du treillis qui entourait le jardin. Pourquoi donc la jolie et joyeuse Nanette s'attristait-elle ainsi en regardant par delà les barrières qui bornaient leur ferme?... Sa maman lui avait défendu d'aller s'ébattre plus loin que les limites tracées par la clôture à claire-voie au delà de laquelle Nanette regardait toujours avec chagrin. L'herbe lui paraissait, là, plus épaisse et plus verte que celle du jardin de sa maman. Les fleurs qui émaillaient la prairie, lui semblaient plus brillantes que celles qui s'offraient à sa main et qui bordaient les allées qu'elle parcourait. Les papillons avaient sur leurs ailes mille couleurs qu'elle ne découvrait pas chez ceux qui voltigeaient autour de sa charmante tête. Il y en avait un surtout d'une grandeur peu commune qui, presque tous les jours, pendant que la petite Nanette gambadait dans le jardin, se posait sur la fleur la moins élevée d'un laurier-rose, et semblait prendre plaisir à étendre ses ailes et à étaler aux rayons brillants du soleil les paillettes nacrées qui recouvraient les plus belles teintes de bleu, de rouge et d'or qui s'y mêlaient à l'envie. Nanette le connaissait bien. Plus d'une fois, elle avait été tentée de passer par dessus la clôture pour s'emparer du beau papillon et l'emporter chez elle. Mais, jusque là, elle avait résisté à la tentation en songeant au chagrin qu'éprouverait sa pauvre maman si elle désobéissait. Du reste, elle espérait qu'un jour ou l'autre, quelque légère brise forcerait le beau papillon à venir en deçà de la barrière : mais elle attendit en vain. Le papillon, (c'était un papillon comme on n'en voit guères) fidèle à la fleur du laurier, oubliait que l'espace était là et qu'il pouvait y faire en liberté ses capricieuses excursions. Quel charme le retenait ?...

Un jour que, tentée plus que d'ordinaire d'avoir en sa possession le beau papillon du laurier-rose, Nanette avait demandé à sa maman la permission de franchir la palissade, la fermière, pouvant à peine déguiser son émotion, lui avait répondu :

“ Mon enfant, aie confiance en moi et crois bien que ce n'est pas par caprice que je t'interdis la campagne qui se trouve au delà de la ferme. Bien des dangers que tu ne peux ni prévoir, ni combattre nous menacent en dehors de cette enceinte. Ne songe donc plus à t'éloigner ; il nous arriverait malheur.”

La petite Nanette eut un peu peur ; elle promit d'obéir et, comme d'ordinaire elle était une bonne petite fille, sa maman inquiète dans le premier moment, crut à sa promesse et continua de la laisser courir dans le jardin.

* * *

BLANC

Il y avait à la ferme-aux-roses un petit chien, blanc comme la neige, dont les longs poils soyeux et brillants comme des fils d'argent couvraient toute la tête ; ce qui n'empêchait pas qu'on pût voir, au moindre de ses gracieux mouvements, deux petits yeux qui perçaient ce léger voile et qui avaient l'éclat du diamant. Ce petit chien était bien vraiment le plus charmant petit animal que l'on puisse imaginer. Doué d'une intelligence qui ferait rougir les chiens de nos jours s'ils lisaient cette histoire, Blanc (c'était son nom) arrangeait lui-même tous les soirs sa petite couche près du lit de Nanette. Il retappait avec ses petites pattes la douillette de fin duvet sur laquelle il passait ses nuits, et relevait les petites couvertures qui la recouvraient. Elles étaient cependant d'un tissu bien léger ; car, avec la toilette qu'il tenait de la nature, il n'avait guères besoin de couvertures. Le matin, avant que la fermière et la gentille Nanette eussent laissé leur lit, la petite couche de Blanc était proprement arrangée sans qu'aucun autre que lui y eût mis la patte. Une intelligence aussi rare était, sans doute, un des plus beaux dons que les fées eussent pu faire à Blanc ; mais là ne s'étaient pas bornées leurs largesses : il était aussi bon qu'il était blanc.

C'était le compagnon ordinaire et unique des jeux de Nanette. Il la suivait partout et ne la perdait de vue que lorsque la fermière l'envoyait chercher à l'autre bout de la ferme, les deux vaches qui les nourrissaient de leur lait.

Quand Nanette faisait sa petite toilette des jours de fête, Blanc ne négligeait pas la sienne et, après avoir trempé sa belle robe blanche dans l'eau limpide d'un ruisseau qui coulait non loin de là, il secouait au soleil sa brillante toison et revenait sautiller auprès de sa petite amie. Nanette aussi l'aimait bien, et Blanc avait à table une petite place à côté de la sienne de même que sa couche touchait au lit de l'enfant.

* * *

LE PAPILLON DU LAURIER-ROSE

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la demande que Nanette avait faite à sa maman au sujet de l'enclos. Celle-ci s'était complètement tranquillisée sur le compte de sa chère Nanette. La petite continuait toujours ses jeux en jetant toutefois des regards d'envie sur le joli papillon qui faisait miroiter au soleil ses ailes diaprées comme pour l'éblouir. Elle n'osait pas trop regarder de peur d'être tentée trop fort et de céder peut-être à cet attrait. Elle se disait pourtant quelquefois :

“ Mais pourquoi donc maman, qui est si bonne, me défend-elle de passer la barrière de l'enclos de la ferme-aux roses?... Il n'y a pourtant rien de bien effrayant dans cette belle prairie où je vois tant et de si jolies choses !...”

Cette idée lui venait souvent à la tête et, au lieu de la repousser comme elle aurait dû le faire, elle se familiarisait avec elle et, peu à peu, sa curiosité la conduisit à penser qu'après tout, une désobéissance n'est pas un si grand mal ; qu'ensuite, sa mère ne saurait pas qu'elle avait violé ses ordres. Il faut le dire à sa louange, elle n'avait pas songé à mentir ; mais elle allait s'y trouver entraînée comme malgré elle.

Un jour donc que le soleil brillait de son plus vif éclat et répandait sur les fleurs et la verdure ses plus vivifiants rayons, Nanette partit avec le petit chien pour faire sa course ordinaire au jardin. Elle était bien joyeuse, mais Blanc paraissait triste et semblait pressentir quelque malheur. Si l'insouciant Nanette se fut retournée, elle eût, sans doute, remarqué l'abattement de Blanc et peut être se serait-elle aperçu que, sous sa blanche crinière, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux ; elle n'y fit pas attention. Arrivée près de la palissade, elle s'apprêtait à l'escalader. Cette fois, sa résolution était prise et le papillon du laurier lui donnait le vertige. Elle était au moment de se laisser choir de l'autre côté lorsqu'elle se sentit arrêtée par quelque chose. Elle se retourna et vit Blanc qui avait saisi avec ses dents un pan de sa robe et qui, arc-bouté sur ses petites pattes, faisait des efforts impuissants pour la retenir. Elle hésita ; mais ayant jeté un coup-d'œil au papillon du laurier :

— Va-t-en, Blanc, cria Nanette, va-t-en tout de suite et laisse-moi.

Le pauvre Blanc, voyant qu'il ne pouvait opposer aucun obstacle sérieux au dessein de Nanette, reprit piteusement le chemin de la maison.

Nanette, débarrassée de Blanc, sauta, lestement dans la belle prairie et, s'approchant du laurier sur lequel était posé l'objet de

sa convoitise, elle tendit sa petite main pour s'en saisir, mais il était déjà loin. Elle le suivit longtemps des yeux, puis il disparut tout-à-fait à sa vue. Il fallait revenir. Nanette, désappointée, passa la barrière comme la première fois. Elle sentit seulement alors que ses jambes étaient déchirées par des épines : ce qui ne l'empêcha pas de se rendre à la maison où elle trouva sa maman pâle et tremblante. Elle n'osa pas s'informer de la cause de cette émotion, tant elle redoutait que sa maman ne connût déjà sa désobéissance.

— As-tu passé la barrière de la ferme-aux-roses, demanda la fermière en faisant un effort pour articuler ces paroles ?

— Non, ma bonne maman, balbutia Nanette en rougissant.

— Pourquoi donc Blanc t'a-t-il quittée sitôt et est-il revenu si triste à la maison ?

— J'imagine qu'il était fatigué de sauter, maman.

Et elle détournait sa vue du petit chien : elle craignait de trouver en lui un accusateur. La fermière aperçut alors quelques gouttes de sang qui tranchaient sur les bas blancs de la petite.

— Comment t'es-tu donc ainsi déchirée mon enfant.

— Je me serai accrochée à quelqu'un des rosiers qui bordent les allées du jardin, répondit Nanette.

Les vices se touchent et l'un entraîne facilement l'autre. C'est presque toujours pour se soustraire au châtiment qu'une faute mérite ou à la honte qu'on en éprouve que l'on se prête au mensonge. Si la première faute avait été évitée, la seconde serait devenue inutile.

La soirée se passa tristement. Chacun se sentait mal à l'aise. Blanc se coucha, ce soir là, de bonne heure et oublia d'arranger ses couvertures. Nanette se retira ensuite et passa la nuit à rêver de son beau papillon qu'elle voyait dans ses songes grandi de moitié et dix fois plus gracieux et plus brillant que dans la réalité. L'avoir en sa possession, pour l'admirer à son aise, était un but auquel il lui paraissait impossible de renoncer.

* *

LA FÉE "VILAINE."

Le lendemain, la fermière devait aller au bourg dont j'ai parlé plus haut pour n'en revenir que le soir. Elle laissa donc la maison à la garde de Blanc et de Nanette, recommandant bien à celle-ci de ne pas même descendre au jardin pendant son absence. Nanette promit et la fermière s'en alla.

Aussitôt qu'elle se fût assez éloignée de la ferme-aux-roses, pour ne plus voir ce qui s'y passait, Nanette partit, malgré les cris

plaintifs du petit chien qui gémissait pitoyablement. Le papillon était sur le laurier : elle enjamba hardiment la palissade, tendit vivement la main et s'en saisit. Au même instant un horrible craquement suivi d'un hurlement triste et prolongé se firent entendre. Le papillon s'échappa de ses mains et elle se trouva en présence d'une petite vieille toute laide et toute sale qui lui dit :

“ Vois ce qu'ont produit ta désobéissance et ton mensonge, Nanette, gentille Nanette, es-tu contente?... Pour moi, je suis charmée. Tu m'as délivrée de la tyrannie de la fée “ Parfaite ” qui prenait soin de toi et qui veillait à ce que tu ne tombasses point dans les pièges que je tendais pour te surprendre. Maintenant je te laisse dans ce beau pays. Tu peux courir après les papillons ; il n'y a plus de barrière qui t'en empêche. Amuse toi bien, chère nigaude, jusqu'au revoir, car je reviendrai ; cela te fera plaisir, n'est-ce-pas?... Je suis si jolie !... si bonne !. . si gentille !... si proprette !...”

Et en disant ces mots, elle parut se rapetisser, se rapetisser encore et disparut enfin tout-à-fait, laissant la pauvre Nanette seule, éperdue et saisie d'une indicible terreur. Elle regarda autour d'elle. La maisonnette et la ferme-aux-roses avaient disparu. Il n'en restait qu'un amas de décombres déjà noircies comme si ces ruines eussent été là depuis des siècles. Toute la campagne avait changé d'aspect. Les rosiers qui encadraient la maisonnette étaient desséchés, leurs fleurs flétries. La prairie, si belle un instant auparavant, était toute couverte de ronces, d'épines et de broussailles qui entravaient la marche et la rendaient pénible. Le chemin qui conduisait au bourg n'avait laissé aucune trace...

* * *

LE PETIT LAPIN BLANC.

Ne pouvant se tenir sur ses jambes que la peur faisait trembler sous elle et que les épines déchiraient en tous sens, Nanette tomba anéantie au pied du laurier sur lequel elle avait si souvent admiré le papillon cause de ses malheurs et pleura, pleura longtemps en songeant à la faute qu'elle avait commise. Elle se rappela les paroles que sa bonne maman ou plutôt la fée “ Parfaite ” (car c'était bien elle qui avait jusque là veillé sur la petite Nanette) lui avait adressées quand elle lui avait exprimé le désir de franchir la barrière de la ferme-aux-roses et comprit l'émotion qu'elle avait remarquée en elle en les prononçant. Elle vit bien que ce qu'elle avait pris pour un caprice, une vaine frayeur, était bien réellement une crainte fondée. Les bonnes mamans sont un peu comme

les fées sous ce rapport : elles découvrent de bien loin les moindres dangers qui menacent leurs chers petits enfants, et les conseils qu'elles leur donnent sont tous et toujours en vue de leur bien et de leur bonheur.

La pauvre Nanette se désolait donc et pleurait amèrement en pensant à sa bonne maman, comme elle l'appelait, et au chagrin qu'elle éprouverait de la savoir coupable. Ensuite, comment réparer le mal qu'elle avait fait !...

Il commençait à se faire tard ; le soleil baissait rapidement et l'obscurité allait envahir cette triste plaine. La fermière (nous continuerons à lui donner ce nom) n'arrivait pas. Nanette désespérée allait se lever pour essayer de trouver la route qui conduisait au bourg lorsqu'une petite voix dit près d'elle :

—Nanette !

Étonnée elle se retourne et voit à ses côtés un beau petit lapin blanc qui la regardait affectueusement avec ses petits yeux roses.

—Nanette ! répète la voix.

Nanette regarde en haut, en bas, partout et ne voit que le petit lapin qui la regarde toujours. Elle avait vu un papillon se changer en vieille sorcière, elle ne fut pas après tout trop surprise d'entendre parler un lapin. Dans son isolement et sa douleur, n'eût-il pas parlé, ce petit être aurait encore été pour elle un grand soulagement.

—Nanette ! reprend pour la troisième fois le lapin, tu as bien du regret d'avoir désobéi et menti à ta maman ; je le sais : c'est pourquoi je vais m'efforcer de te secourir un peu. J'ai quelque pouvoir et, autant que faire se pourra, je te préserverai des pièges et des embûches que te dressera peut-être la fée "Vilaine" que tu as si malencontreusement délivrée de la forme inoffensive sous laquelle la fée "Parfaite" l'avait enchainée. Elle ne devait reprendre sa puissance que lorsqu'ayant désobéi et menti à ta maman tu te serais emparée d'elle. C'est pour cela qu'elle se posait si patiemment sur le laurier-rose et t'éblouissait de l'éclat de ses ailes. Tu vois comme elle t'a remerciée.

Nanette était un peu rassurée :

—Mais qu'est devenue ma bonne maman demanda-t-elle ?

—Tu ne la reverra pas ici maintenant. Plus tard, peut-être si ton repentir est bien sincère et que tu te corriges du vilain défaut qui te l'a fait perdre en te rendant malheureuse, peut-être dis-je retrouveras-tu ta bienfaitrice et ton fidèle ami Blanc. Maintenant assied-toi sur mon dos et laissons ce triste endroit.

La petite Nanette pensa qu'il lui serait difficile de s'asseoir sur le dos du lapin dont la taille ne dépassait pas six pouces. Mais, à son

grand étonnement elle s'y trouva installée commodément et sans que ses pieds touchassent la terre.

* * *

LE CHATEAU.

Après avoir cheminé pendant trente-six heures et vingt-quatre minutes et demi à travers des champs toujours aussi désolés que ceux du laurier, ils arrivèrent enfin à l'entrée d'un bosquet d'arbres chargés de fruits de toute espèce et des plus belles fleurs du monde. Le lapin dit à Nanette :

— Maintenant tu peux descendre.

S'asseyant alors à la manière des lapins qui est un peu celle de tout le monde, il agita ses pattes de devant d'une étrange façon. A mesure qu'il gesticulait, Nanette qui n'en pouvait croire ses yeux, voyait s'élever un petit château qui fut bientôt achevé et dont l'entrée atteignait à peine à la hauteur du petit lapin. Quand l'édifice qui ressemblait par ses dimensions à un château de cartes, fut entièrement terminé, le lapin dit à Nanette :

— Tu vas me suivre dans le château ou tu trouveras un abri commode qui te garantira des maléfices de la fée "Vilaine."

— Vous voulez vous moquer de moi, monsieur le lapin, répondit Nanette et j'ai bien peur que vous ne soyez vous-même la fée "Vilaine" qui voulez encore me punir et qui avez pris cette nouvelle forme pour m'engager à abandonner les environs de la ferme-aux-roses.

Et elle se prit à verser des larmes abondantes.

— Je pourrais bien me fâcher, Nanette, mais je ne le ferai pas continua le lapin, car je veux t'être utile. Tu ne réfléchis pas assez, mon enfant : cela n'est pas bien. A ton âge, on doit déjà se rendre un peu compte de ce qui se passe autour de soi. Ne t'ai-je pas prêté le secours de mon dos pour te rendre jusqu'ici?... Tes jambes ont-elles été écorchées par les ronces de la prairie?... Tes pieds se sont ils meurtris sur le sol dur de la plaine?... Les broussailles ne se sont elles pas d'elles-mêmes écartées pour te livrer passage?... As-tu éprouvé la faim?... As-tu souffert de la soif?... Le sommeil a-t-il appesanti tes paupières pendant les longues heures qu'à duré notre voyage pour parcourir deux mille deux deux cent soixante et sept lieues?... Suis moi donc.

Et le petit lapin entra dans le petit château suivi de Nanette convenue, mais qui baissa instinctivement la tête de peur de se heurter ou plutôt de tout renverser. Il n'en fut cependant rien. Le seuil franchi, ils traversèrent une foule d'appartements d'une

étendue qu'elle n'aurait jamais soupçonnée dans la modeste maisonnette de la ferme-aux-roses.

* *

LA CHAMBRE MYSTÉRIEUSE.

Elle visita ainsi l'édifice qui lui parut splendide, lorsqu'arrivée à une salle dont la porte à deux battants resta close, son étrange compagnon lui dit :

— Tu pourras parcourir tout le château. Toutes les chambres sont à ta disposition, à l'exception de celle-ci. Il ne faudra pas chercher à l'ouvrir, ce que tu pourrais, du reste, faire facilement, car la porte céderait à la moindre pression. Mais songe que tout est perdu pour toi si tu tentes d'enfreindre mes ordres.

Il la conduisit alors dans la petite chambre qui lui avait été préparée et où il lui dit de se reposer jusqu'au lendemain matin :

— Si tu as besoin de quelque chose, il te suffira de presser le petit bouton de diamant qui est près de ton lit et ton désir sera de suite satisfait et cela, aussi longtemps que tu obéiras ponctuellement à mes injonctions. Ce diamant te servira également de lumière pendant la nuit et éclairera ta chambre d'une lueur douce et blanche comme celle de la lune.—Et le petit lapin disparut laissant Nanette tout étourdie de la suite de merveilles dont elle avait été témoin et dont elle était encore environnée. Elle songea bien à sa bonne maman qui tous les soirs venait préparer sa couche et à son bon petit ami Blanc qui lui tenait compagnie pendant la nuit, mais elle contint ses larmes de peur de chagriner le lapin qui l'avait si bien traitée, et finit par s'endormir. Nanette s'éveilla de bonne heure le lendemain et, toujours tourmentée du repentir de sa faute, elle prit la ferme résolution de ne céder à aucune des tentations qui pourraient s'offrir à elle dans ce milieu enchanté. Tout cela, elle le faisait dans le dessein de réparer le mal qu'elle avait fait, de revoir sa pauvre mère et de retrouver peut-être son cher petit Blanc qu'elle avait cru pendant quelques instants enseveli sous les ruines de la ferme-aux-roses. Le petit lapin qui, elle n'en pouvait douter, était une bonne fée lui avait dit : "peut-être !..." et elle espérait tout en se raffermissant dans ses bonnes dispositions. Pendant qu'elle faisait ces réflexions, elle sentit le besoin de prendre quelque nourriture ; c'était la première fois depuis l'aventure du papillon. Ne voyant point son petit lapin elle s'avisait de presser le diamant du lit, ainsi que le lui avait recommandé son protecteur. A peine eut-elle appuyé son doigt sur le

bouton qu'une petite chèvre bondit devant elle, et, sans en renverser une seule goutte, déposa dans ses mains une jatte de lait bien blanc et recouvert d'une crème épaisse.

— Je voudrais bien te caresser, bonne chevrette, dit la petite fille, et la petite chèvre s'approcha de Nanette qui passa et repassa sa main sur la tête et le dos du gentil animal qui paraissait fort aise de se voir ainsi choyé. Quand elle eut fini son repas, la chèvre reprit le vase qu'elle avait apporté, fit de nouveau un bond gracieux devant Nanette et disparut.

Le petit lapin blanc arriva bientôt après et consola comme il put Nanette, qui ne pouvait s'empêcher de verser des larmes, lorsqu'elle pensait à sa pauvre maman.

— N'oublie pas, lui dit-il, la défense que je t'ai faite au sujet de l'appartement dont je t'ai désigné la porte : il y va de ton bonheur. Je suis obligé de m'absenter pour un assez long temps : je te laisse, pour veiller sur toi, la petite chèvre qui t'a servie ce matin. Tu pourras t'amuser dans toute l'étendue du château et de la plaine circulaire qui l'entourè ; mais garde-toi d'entrer dans le bosquet, où je ne pourrais plus te protéger avec la même efficacité. Courage donc et espoir !

Pendant l'absence du lapin, Nanette s'occupa à divers petits ouvrages que sa maman lui avait appris à confectionner, quand elles vivaient ensemble à la *Ferme-aux-Roses*. Avait-elle besoin de fil, de soie, d'étoffe, d'aiguilles, de broches, de crochets, de navette, elle n'avait qu'à effleurer le bouton de diamant, et aussitôt la petite chèvre bondissait comme la première fois devant Nanette, lui apportait ce qu'elle désirait, se laissait donner un bon gros baiser sur le front, bondissait encore, et puis disparaissait. Nanette allait ensuite se promener autour du château qui, sitôt qu'elle en était sortie, lui paraissait n'avoir que les dimensions microscopiques qui l'avaient frappées, lorsque son bon ami le lapin l'avait édifié.

Un jour que par distraction, elle avait fait un pas dans le bosquet, elle se trouva face à face avec la fée "Vilaine" qui, faisant en ricanant, une affreuse grimace, allait la saisir de sa main noire et décharnée ; mais, au même moment, Nanette tombait à la renverse en deçà du cercle qui lui avait été assigné, et échappait ainsi aux nombreux malheurs qui seraient encore sans doute venus l'accabler. C'était bien assez d'éprouver les ennuis de l'isolement et la cruelle incertitude qui la dévorait au sujet de sa pauvre bonne maman.

— Ah ! c'est toi, maudit chevrottin qui vient de m'enlever ma proie, vociféra la fée "Vilaine" en écumant de rage. Que le diable vous torde le cou à toi et à ton moustre de lapin !... Quant à toi, ma

fillette, tu ne perds rien pour attendre. La chèvre ne sera pas toujours là, et comme ta mère est enfermée dans la chambre mystérieuse dont on t'interdit l'entrée, j'aurai ma revanche.

Et elle se rapetissa, rapetissa encore, comme dans la prairie au laurier, et disparut en faisant à Nanette un geste furieux de menace.

C'était bien, en effet, la petite chèvre qui, pour sauver Nanette des griffes de "Vilaine" l'avait brusquement saisie et fait tomber en arrière.

— Je te remercie, ma bonne petite chevrette : toi aussi tu m'as sauvée comme le lapin. Que pourrais-je donc faire pour vous prouver ma reconnaissance ?...

— Courage et espoir ! dit une voix qui paraissait venir des nuages. Nanette embrassa bien tendrement la chèvre et revint au château encore toute tremblante de la peur qu'elle avait eue.

Rendue dans sa petite chambre, elle se prit à réfléchir à ce qui venait de se passer et se souvint de ces paroles de "Vilaine" :

"Ta mère est enfermée dans la chambre mystérieuse dont on t'interdit l'entrée" et, quoiqu'il ne lui fut pas auparavant venu en pensée de désobéir à son sauveur, le désir de retrouver sa bonne maman la tourmentait cruellement. Elle se disait bien : "C'est la fée "Vilaine" qui a inventé cela, sans doute, pour me faire tomber encore en son pouvoir. Ma pauvre bonne maman, si elle était là, ne me laisserait pas ainsi mourir du chagrin d'être séparée d'elle, et, puisqu'elle est fée, ce qui ne l'empêche sûrement pas d'être ma maman, elle doit bien savoir que je suis assez punie et que mon repentir est sincère. Du reste, le lapin qui m'a sauvé la vie m'a défendu d'ouvrir cette porte. Il m'a déclaré qu'il y allait de mon bonheur, et, bien sûr, j'aime mieux le croire que cette vilaine et sale fée."

Cependant, dans un de ses moments d'ennui, elle s'approcha de la chambre défendue, d'où elle crut entendre sortir ces paroles : "Pauvre Blanc, prenons patience ; si notre chère Nanette est jusqu'au bout fidèle à ses bonnes résolutions, nous pourrons encore la rendre heureuse." Nanette pouvait à peine se soutenir : tous ses petits membres tremblaient ; son cœur battait à lui briser la poitrine : elle avait cru reconnaître la voix de sa maman. La fée "Vilaine" avait donc dit vrai !... Par quel mystérieux enchantement sa maman pouvait-elle se trouver ainsi près d'elle !... Heureusement pour Nanette que le souvenir de ce qu'elle devait au lapin, qui l'avait sauvé de "Vilaine", se présenta vivement à son esprit. Elle résista ; mais tous les jours elle se rendait près de la chambre

d'où la voix était partie, puis écoutait, écoutait longtemps : aucun bruit ne troublait le silence du château...

Il y avait près de deux ans que le lapin blanc était en course et Dieu sait s'il avait fait du chemin, du train dont il allait ! Nanette avait grandi : elle s'était un peu instruite dans de jolis livres que la chevrette lui avait apportés, et vraiment elle avait été bien bonne pendant ces deux années. Rien n'aurait pû la décider à affliger le bon lapin ou la bonne chèvre à qui elle devait tout. Elle avait presque oublié l'aventure de la chambre fermée, croyant que c'était en rêve qu'elle avait entendu la voix de sa maman. Cependant le temps lui paraissait bien long ainsi isolée. Elle n'osait plus sortir du château, de crainte de rencontrer encore l'horrible "Vilaine." Un jour, plus désolée que de coutume, elle se rendit machinalement dans le voisinage de la chambre mystérieuse et crut entendre de nouveau la voix de sa maman parlant à Blanc et prononçant son nom. Elle ne put y tenir, tomba sur ses genoux et s'écria :

—O fée "Parfaite," ayez donc un peu pitié de la pauvre Nanette.

A peine eût-elle fini cette invocation que le château disparut et que la petite Nanette se retrouva dans la blanche maisonnette de la *Ferme-aux-Roses*, dans les bras de sa bonne maman, et recevant les bruyantes caresses de son cher petit chien.

* * *

UN DERNIER MOT.

Comment tous ces événements ont pu s'accomplir, c'est ce qu'il ne m'appartient pas d'expliquer. Je ne suis point une fée, encore moins un génie, mais j'ai connu dans ma jeunesse un bon génie qui m'a dit, entre mille bonnes choses :

"Il n'y a de si piètre histoire, de livre si insignifiant, d'où on ne puisse tirer quelque instruction."

Ce bon génie disait vrai. Essayons donc de dégager de ce conte ces quelques vérités.

Il y a dans le monde des bonnes fées ; ce sont les mamans. Elles se prêtent à tout pour être agréables à leurs petits enfants et surtout pour les rendre bons. Qu'elles s'appellent fée "Parfaite," "Lapin Blanc," ou de tout autre nom, elles veillent sur eux avec la même sollicitude, et seraient assez disposées à accepter tous les noms et toutes les formes, pour leur épargner des peines et des déboires.

"Vilaine" ne représente-t-elle pas le mal qui, pour s'insinuer dans le cœur, nous apparaît comme le papillon du laurier, et qui,

sitôt qu'il s'en est emparé, le torture, comme "Vilaine" aurait voulu torturer la pauvre petite Nanette ?

La protection offerte par le petit lapin blanc et l'adoucissement apporté à l'expiation par la chevrette sont bien, ce me semble, l'encouragement donné au repentir sincère et à la volonté ferme de ne plus succomber.

Enfin, le retour à la *Ferme-aux-Roses* me paraît n'être que le retour au bien après l'épreuve, et l'affermissement dans la vertu qui fait retrouver le bonheur perdu.

Et Blanc ?...

C'était un bon ami.

G. P.

LES ZOUAVES CANADIENS.

Partez, braves enfants de la Nouvelle-France ;
Vous avez entendu ce long cri de souffrance
 Qui retentit au loin !
Votre Père est en lutte avec la noire envie,
Allez le secourir et veiller sur sa vie,
 Allez, ne tardez point !

De même qu'un torrent qui, du haut des montagnes,
Précipite avec bruit, dans les riches campagnes,
 Son flot dévastateur,
Brise tout dans son cours ; le chêne séculaire,
Pas plus que l'humble arbuste incliné vers la terre,
 N'échappe à sa fureur ;

Ainsi Garibaldi, dans la vieille Italie,
Promenant en tous lieux la guerre et l'incendie,
 Assouvit son courroux.
Soudain... dans le transport d'une rage insensée
S'adressant à la troupe, à sa suite empressée :
 " Demain Rome est à nous."

Et le Pape, voyant la horde italienne,
Implore le secours de l'Europe chrétienne ..
 Pour la première fois,
Cette Europe, jadis sensible à sa prière,
Refusant d'écouter la plainte du Saint-Père,
 Reste sourde à sa voix !

REVUE CANADIENNE.

L'Allemagne, en voyant ces iniques batailles,
 L'Allemagne, en ce temps, n'ouvre plus ses entrailles
 A la compassion !
 Et la France, autrefois si fervente, la France
 N'offre au Pape aujourd'hui qu'une lente assistance
 En son oppression !

Ils sont disparus les temps de Charlemagne
 Qu'un souvenir sacré pour toujours accompagne !
 Temps de foi, de ferveur !
 Et ces jours de renom et d'immortelle gloire,
 Jours heureux de Bayard, chevalier de victoire,
 " Sans reproche et sans peur."

La voix du Saint-Pontife était lors vénérée :
 Les enfants, l'entendant d'une plainte sacrée
 Implorer leur secours,
 Accouraient se ranger sous sa noble bannière,
 Maintenaient dans ses droits le successeur de Pierre
 Et veillaient sur ses jours.

Ces beaux temps ne sont plus... et l'ardeur est éteinte...
 Dieu, voyant le flambeau de sa vérité sainte
 Sur ses plages mourant,
 Dans l'immense douleur que la froideur lui cause,
 Vient chercher des héros pour défendre sa cause
 Aux bords du Saint-Laurent.

Canada, ma patrie, avec reconnaissance,
 Accepte du Seigneur la douce bienveillance !...
 Reçois avec bonheur
 La sainte mission que ton Dieu te confie :
 Que tes fils valeureux, d'une mère bénie,
 Volent venger l'honneur !

Partez, braves enfants,
 Espoir de la patrie,
 Revenez triomphants,
 Pleins de gloire et de vie.
 Allez, ne craignez rien,
 Ni le bruit de la guerre,
 Ni le garibaldien,
 Ni sa vaine colère.

Au milieu des combats,
 Au plus fort des tempêtes,
 Dieu, généreux soldats,
 Veillera sur vos têtes :

Dieu, par qui l'être humain
 Sur la terre respire,
 Dieu qui tient en sa main
 Le monarque et l'empire !

Ne craignez point du dard
 L'atteinte meurtrière ;
 Sous le noble étendard
 De votre sainte mère,
 Elle sait protéger
 D'une armée en furie
 Ceux qui, pour la venger,
 Ont quitté la patrie.

Ne retiens pas ton fils,
 O mère canadienne !
 A son départ, souris,
 Et montre-toi chrétienne !
 Ah ! cesse de gémir
 Et comprime tes larmes,
 Son cœur pourrait faiblir
 En voyant tes alarmes !

Eh ! que crains-tu pour lui
 Sur la rive étrangère ?
 Dieu sera son appui,
 Il te le rendra, mère !
 Oui, ce Dieu Tout-Puissant,
 De ton fils innocent,
 Gardera la faiblesse.

Et, réunis un jour,
 Au ciel avec les Anges,
 Tous deux du Dieu d'amour
 Chanterez les louanges...
 Pars donc, ô cher enfant,
 Espoir de ta patrie,
 Mais reviens triomphant,
 Plein de gloire et de vie.

Ton orgueil te nourrit d'une vaine espérance,
 Garibaldi : non, non, Rome n'est pas à toi !
 Vois partir ces enfants de la Nouvelle-France,
 Qui vont donner leur sang pour leur père et leur foi.
 Canadiens, ils mourront, sur le sol d'Italie,
 Comme, un jour, leurs aïeux au champ de Carillon ;
 En tombant, ils verront leur mort ensevelie
 Dans un linceul de gloire et d'immortel renom.

Heureux, heureux soldats, ceux qui, couverts de gloire,
 Reviendront du foyer goûter les doux plaisirs ;
 Mais, plus heureux encore, ceux qui, dans la victoire,
 Tomberont, en mourant de la mort des martyrs !
 Ils iront au séjour de paix et de lumière,
 Recevoir du Seigneur la couronne du ciel :
 Et leur corps dormira près du trône de Pierre
 Jusqu'au jour fortuné du repos éternel.

O fils du Canada, chers et vaillante race,
 O dignes descendants de vos nobles aïeux !
 Sur le sol étranger, n'oubliez point leur trace,
 Comme eux soyez loyaux, intrépides comme eux !
 Ils ont versé leur sang pour sauver la patrie
 Du pouvoir étranger de la fière Albion ;
 Allez, vaillants soldats, et donnez votre vie,
 En défendant l'honneur de la Religion !

Entendez-vous leurs voix qui, dans la froide tombe,
 Après un long repos s'éveillent aujourd'hui ?
 " O nos fils, disent-ils, votre Père succombe ;
 " Volez à sa défense et soyez son appui,
 " Sous les remparts sacrés de la ville éternelle
 " Joignez-vous aux vainqueurs de Monte-Rotundo :
 " Et si la pâle mort vous couvre de son aile,
 " Tombez comme les preux de Castelfidardo ! "

LOUIS ALPHONSE NOLIN.

Séminaire Ste. Thérèse, 21 février 1868.

LA SITUATION RELIGIEUSE AUX ETATS-UNIS.

Jésus-Christ a établi sur la terre, non pas une église pour un seul peuple, mais une église pour tout le genre humain. Le judaïsme n'était obligatoire que pour les Juifs, et pour les gentils, qui consentaient à l'embrasser ; mais la religion du Christ est pour tous les hommes ; *Euntes docete omnes gentes*. Il faut donc que cette religion se répande par tout le monde. Elle est l'unique moyen de salut accordé aux nations ; par conséquent, toutes ces nations doivent pouvoir la connaître et y arriver. Jésus-Christ, en lui imposant sa mission divine, a allumé en elle ce zèle, cette immense charité ; il l'a doué de cette énergie, de cette industrie insatiable qu'exige sa haute destinée. De là, cet esprit missionnaire qui anime sans cesse l'Eglise ; elle travaille continuellement comme son divin époux travaille (Joan. 5, v. 3), pour attirer à elle et sauver les âmes. L'esprit saint et vivificateur, *Spiritum sanctum et vivificantem*, qui habite en elle, lui fait sans doute goûter toutes les douceurs de cette paix, que lui seul peut donner et qui surpasse tout sentiment ; mais, il ne laisse pas, pour cela, de la presser, de la pousser toujours à une activité qu'aucune fatigue, aucun travail ne saurait faire languir. Sans cesse, elle s'écrie avec l'apôtre : *Caritas Dei urget nos*. Toutes les nations, toute la terre appartient à Jésus-Christ. *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ*, Ps. 2,— et l'épouse du Christ, insatiable d'amour pour tout ce qui touche à son fondateur, cherche sans relâche, par mille moyens, à prouver que ces nations appartiennent au Fils de Dieu, non-seulement de nom et de droit, mais, de plus, qu'elles lui rendent l'hommage volontaire de leur esprit et de leur cœur.

Transportée par l'ardeur de tout conquérir à Jésus-Christ, l'Eglise,

à peine sortie de son berceau, jouissait déjà d'une sorte d'omniprésence. Vous voulez nous exterminer, disait Tertullien, aux premiers jours du christianisme; mais, si vous persistez dans vos desseins, l'empire ne sera bientôt plus qu'un désert. Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons les villes et les campagnes; c'est seulement dans vos temples que vous ne trouverez pas de chrétiens. Voilà comment l'Eglise justifiait son beau titre de catholique, titre sublime, titre inaliénable, parce qu'aucune secte, selon le témoignage de St. Augustin, ne pourra jamais se l'arroger avec justice.

Par le temps qui court, il est des sociétés religieuses qui cherchent à partager ce beau nom; vaine tentative! Parmi ces sectes, il y en a qui ne sont, hélas! que trop répandues pour le bien des âmes; cependant, elles ne peuvent s'étendre qu'en se fractionnant. Et, de fait, ici, c'est l'église basse, là, la haute église, ailleurs, l'église large, d'autre part, l'église ritualiste, pour ne pas parler de l'église purement rationaliste du Dr. Colenso. Que de divisions dans le seul anglicanisme! Maintenant prenez le protestantisme dans son ensemble: les morcellements croissent presque à l'infini. Et ce qui pis est, cette dissolution est très-naturelle. Les choses doivent ressembler à leur origine. La soi-disant réforme est la fille de la révolte la plus déraisonnable qui se soit jamais vue sur la terre. Le produit de la révolte tend à la révolte. N'est-ce pas, en effet, ce qui s'est passé dès le temps même de Luther. Le triste rebelle ne trouva que trop d'imitateurs parmi ses disciples; du reste, ces enfants ne faisaient que tirer les conséquences des principes posés par leur père.

Pour former une société, les protestants sont forcés de renoncer à la logique. Qu'est-ce qu'une société? Toute société dit union. Or l'union est-elle possible dans un système dont la loi fondamentale, l'unique règle de toute vérité, est le jugement privé? Ce principe détruit toute union d'esprits, et, si les esprits sont divisés, comment les volontés peuvent-elles être d'accord? Donc, il ne peut y avoir, dans le protestantisme, aucune tendance vers un même but, par l'union des intelligences et des cœurs; mais, c'est là l'essence même d'une société. La devise du protestantisme devrait donc être: *Quot capita, tot sensus*. C'est la conséquence inévitable de son principe vital. L'unité, la stabilité lui sont impossibles. S'il se propage, il faut qu'il se divise et qu'il perde son identité. Ne cherchons pas d'autre preuve de sa fausseté. C'est par ses perpétuelles variations que Bossuet convainquit la réforme d'erreur: "Vous changez, s'écriait victorieusement l'aigle de Meaux, donc vous n'avez pas la vérité pour vous."

Il n'y a que l'église catholique, cette fille du ciel, qui puisse se manifester partout, vivre dans tous les temps, attirer à elle tous les hommes, et rester cependant toujours la même. Elle est aujourd'hui, après dix-huit siècles, aussi vivace, aussi forte dans l'action, aussi féconde dans les résultats, qu'elle l'était le jour de la Pentecôte lorsque, vivifiée par l'Esprit-Saint et pleine de ses dons, elle s'élança à la conquête du monde.

Dans ces temps d'angoisses pour la sainte Eglise, le cœur catholique est heureux de trouver une preuve bien consolante de cette assertion chez notre puissante voisine, la grande république américaine. Cette preuve, nous ne saurions mieux la présenter aux lecteurs de la *Revue*, qu'en mettant à profit une notice sur la situation religieuse aux Etats-Unis, qui a été communiquée au dernier congrès de Malines, dans la séance du 6 septembre 1867, par le Rév. Père Hecker, de New York. La *Revue Générale de Bruxelles* a publié ce travail en français, et nous l'en remercions. L'auteur, le P. Hecker, est le supérieur de la Congrégation des Missionnaires de St. Paul l'Apôtre, congrégation qui a été fondée ces dernières années à New-York, et qui se compose, sinon exclusivement, du moins en grande partie, de convertis du protestantisme. Leur nombre n'est pas encore fort considérable, mais ils y suppléent par le talent, le savoir et le zèle. Ils ont, dans la ville de New York, leur communauté-mère et une église, qui attire toujours la foule à cause de la pompe des cérémonies religieuses, de l'éloquence des prédicateurs, du dévouement et de la direction suave et éclairée des confesseurs. Il va sans dire que ces Révérends Pères jouissent d'une grande influence auprès de leurs anciens co-religionnaires. Américains, ils connaissent le fort et le faible de leurs compatriotes. Tous convertis, ils possèdent à un haut degré le secret des difficultés qu'éprouvent les protestants à l'égard du catholicisme, et, maintenant qu'ils sont prêtres, ils ont la mission, la vérité et la force du Saint-Esprit pour dissiper les ténèbres de l'erreur et rappeler au bercail les brebis égarées. Missionnaires avant tout, ainsi que leur nom l'indique, aimant tendrement leurs nationaux, ils ne désirent rien tant que de les arracher à l'erreur et de les faire participer aux riches bienfaits de notre religion. Leurs prédicateurs ont déjà livré à l'impression plusieurs volumes de sermons, fruits de leurs labeurs dans la chaire de leur propre église ou dans leurs courses apostoliques. Le public a fait un accueil flatteur à ces sermons. Les Pères Young et Deshon ont aussi prouvé, par d'autres ouvrages littéraires et religieux, leur talent et leur piété. Cependant, c'est sans contredit le P. Hecker qui a assuré à sa nouvelle congrégation la plus large part de la bienveillance publique. Rien

n'a échappé à son ardeur pour la bonne cause. Ouvrages tels que : *Questions of the Soul*, *Aspirations of Nature*, missions, prédications, conférences publiques, revue catholique, société pour la publication des brochures et des livres fondée et dirigée par lui ; il a tout entrepris, il a suffi à tout, il a réussi en tout. Tel est l'auteur de l'étude sur la situation religieuse aux Etats-Unis, dont nous allons entretenir les lecteurs de notre *Revue Canadienne*.

Le P. Hecker entre en matière par cette proposition : le protestantisme ne saurait exister sans l'appui du pouvoir civil. Proposition effrayante de vérité. D'abord, elle est pleinement justifiée par l'histoire. Examinons ce qu'on appelle les Etats protestants. " Qui ne sait. Comment l'Allemagne fut livrée aux chefs protestants qui sortirent vainqueurs de cette longue guerre civile à laquelle, dans le seizième siècle, la révolte religieuse donna lieu ; comment la soumission de la Suisse suivit la ligue de Smalcalde ; comment les nouvelles doctrines furent imposées à la Suède par le roi Luthérien Gustave Vasa, en Danemark par Frédéric Ier, à la Norvège par le roi Christian III, à l'Irlande comme conséquence du changement religieux que subissait le Danemark, dont cette île était une dépendance ; comment l'Ecosse doit son protestantisme bien plus à l'épée de John Knox qu'à la force de ses prédications ; et comment enfin la foi catholique fut écrasée en Angleterre sous le poids des persécutions et des édits promulgués par ses rois et reines apostats. Dans ces pays, le protestantisme n'est un pouvoir religieux qu'à la condition d'être sans cesse supporté et maintenu par les gouvernements. Par sa seule puissance religieuse, le protestantisme n'a jamais su acquérir et conserver l'affection des masses, et se les attacher fortement. Abandonné par le bras séculier, partout il décline et décroît rapidement en nombre : il lui est impossible de combler le vide de ses rangs par des conversions obtenues dans les classes éclairées de la société, et il dégénère enfin en indifférentisme, ou en rationalisme. En France, en Autriche et en Belgique, quoiqu'il puisse librement propager ses doctrines, et que son clergé et ses écoles reçoivent des subsides du gouvernement, cependant il suffit qu'il ne soit pas officiellement reconnu comme religion d'Etat pour qu'il soit frappé d'impuissance."

Ceux qui veulent voir ce sujet développé plus amplement, n'ont qu'à consulter entre autres, le remarquable ouvrage de Marshall intitulé : *Christian Missions*. Dans cette lecture ils se convainqueront de la vérité de tout ce que dit le P. Hecker et de beaucoup plus encore, car ils verront que, même avec l'appui prodigieux que le protestantisme reçoit de l'Etat,—par exemple en Angleterre, il ne peut pas se soutenir. Du reste, c'est l'histoire de toutes les hérésies

L'arianisme, comment s'est-il répandu ? Et il a dû disparaître. Le mahométisme ne survit que parce qu'il flatte toutes les ignominies du cœur humain, et qu'il exclut et défend tout examen de questions religieuses. C'est bien par là que ces prétendues religions trahissent leur origine et démontrent qu'elles ne viennent pas de Dieu.

Quel contraste étrange l'église catholique présente avec cette situation ? " Elle nous apparaît partout et dans tous les siècles, toujours triomphante de l'opposition des puissances de ce monde. La force de la vérité et du sacrifice chrétien, qui lui est inhérente, triompha des grands pouvoirs de Rome et de la Grèce payenne, et gagna même au Christ les nations barbares. Pendant que le protestantisme livré, dans les pays catholiques, à ses propres forces, ne peut rien espérer de mieux que de rester stationnaire, le catholicisme, dans les pays protestants, n'est pas plutôt affranchi, qu'il fait de grands et rapides progrès. Témoins l'Angleterre révivifiant son ancienne foi et ses traditions, avec une énergie toujours croissante, depuis le jour de l'émancipation catholique, et le retour de l'Allemagne à l'Église se mesurant sur les efforts des catholiques pour recouvrer leur liberté politique."

Oui, le mot de Tertullien est encore vrai : *Sanguis martyrum semen Christianorum*. Sans doute, notre foi a besoin de moyens humains, mais c'est comme condition, non pas comme une chose intrinsèque et essentielle. Laissez-lui la liberté nécessaire, elle fera des progrès, elle s'emparera des hommes, elle prospérera. C'est là son œuvre, son but, la fin pour laquelle elle a été instituée. Si elle ne faisait pas de conquêtes, Jésus-Christ, l'Esprit-Saint serait stérile, la grâce aurait cessé d'être plus puissante que la chair et le sang. La cupidité, l'orgueil, la violence, le mensonge, le libertinage, l'ignorance, voilà ce qui fonde, alimente et entretient l'erreur. Mais comme ce sont des principes de mort, ils se perdent tôt ou tard dans le néant, la vérité reprend son ascendant, et la raison aidée par la grâce finit par désavouer tous ces trompeurs. Quand même vous n'accorderiez à l'église que le seul privilège de souffrir et de mourir, cela lui assurerait des triomphes, car dans la vie comme dans la mort, elle est la puissance de Dieu parmi les hommes. La seule beauté de ses souffrances, le charme ineffable de sa mort lui gagnera tous les cœurs nobles, et les hommes s'en iront du spectacle, comme les Juifs du pied de la croix du Sauveur Jésus, se frappant la poitrine et devenus enfants de l'épouse du Christ. N'est-ce pas ce qui a eu lieu dans toutes les persécutions subies par l'église ? Pourrait-il en être autrement, puisque l'église souffre toujours si bien. Mais la souffrance bien endurée, le vrai sacrifice, n'entraînent-ils pas inmanquablement sa récompense ? La sté-

rité, et l'impuissance du protestantisme sont aussi notoires aux Etats-Unis que partout ailleurs. Il s'y trouve des gens qui se disent bien protestants ; ils ont des églises, des ministres, une hiérarchie ; cependant, grand nombre de ces soi-disant protestants ne fréquentent pas leurs églises, ainsi que le *Catholic World* le faisait voir, il y a quelque temps. L'irréligion est bien plus en vogue que la religion parmi cette pauvre population. Quand on leur demande quelle religion ils professent, la réponse est, très-ordinairement, qu'ils appartiennent à celle-ci ou à cette autre, ou bien que leurs parents y appartenaient ou bien plus franchement encore : à aucune. Beaucoup ne s'occupent pas du tout de religion, parce que selon eux c'est trop difficile d'être religieux. Les hommes admettent que la religion est très-bonne pour leurs femmes et leurs enfants ; ils les exhortent à la pratiquer, se vantent de les envoyer à l'église tous les dimanches. C'est là ce à quoi se borne toute la piété de beaucoup d'hommes.

Toutefois, il ne faut pas conclure de ceci que le peuple américain ne s'occupe pas de religion. Au contraire, ils en parlent volontiers. Très-souvent dans les hôtels et autres endroits de ce genre, on entend des chaudes discussions sur ce sujet. Les méthodistes surtout sont très-actifs et ils font une propagande bien soutenue. Cependant, leurs réunions semblent plutôt destinées à exercer leurs poumons qu'à rendre à Dieu un culte religieux. Jamais nous n'avons entendu des hurlements tels que ceux qui sortaient des poitrines méthodistes dans certains Etats du Sud. Ces zéloteurs n'épargnent rien pour accaparer les pauvres nègres. Des scènes impayables se passent dans leurs *meetings*. Ils sautent, ils bondissent, ils crient, ils chantent à tue-tête. Souvent au plus sublime de leurs extases, un *whisky-bottle* s'échappe, pour laisser ses ruines odoriférantes au milieu de l'assemblée. Ces néophytes jugent du degré de religion, par le nombre d'hommes qu'il a fallu pour les tenir pendant leurs transports. Celui à qui douze bras vigoureux ont à peine suffi, se pique de beaucoup plus de piété qu'un autre qui a été contenu par huit. C'est là ce qu'on nomme *to get religion*. C'est ainsi que le démon se joue des mortels.

Dans une certaine ville, le ministre méthodiste voulut, un soir, se livrer à la haute éloquence. Son église avait une tribune, et son auditoire était assez varié. La tribune servait de refuge à une bande de jeunes gens, qui n'étaient pas venus pour pleurer leurs péchés. Cette jeune Amérique garantissait l'auditoire contre le sommeil, en lui donnant de fréquents avertissements sur la tête au moyen de pommes pourries, de pistaches, et d'autres fruits, qui ne provenaient pas du sermon. Soudain, le prédicateur, que nous

avons le privilège de connaître personnellement, crie de tous ses poumons : " Que ceux qui veulent aller au ciel, se lèvent." Et tout le monde de se lever au milieu d'une rosée de pistaches. Un moment se passe, et les fidèles reprennent leurs sièges. " Et maintenant que ceux qui veulent aller en enfer, se lèvent." En bas, pas un ne bougea, mais en revanche toute la tribune fut sur pied, s'encourageant par des hurrahs pour le diable, et régaland leurs inférieurs de fruits nouveaux. Notez qu'il n'y avait pas un nègre dans cette assemblée. Ai-je besoin de dire que le scandale fut grand dans la ville de N. Y. ? Plusieurs de ces bons méthodistes nous reportent aux jours des puritains. Nous connaissons une jeune personne qui a été chassée de son église parce que, téméraire, elle avait osé danser aux noces d'une de ses amies. Plusieurs aussi seraient remplis d'une indignation pieuse, si l'on voulait introduire un orgue dans leurs églises. Cet instrument serait à leurs yeux une mondanité, une profanation des plus infâmes. Ces gens s'entendraient à merveille avec ceux qui, l'an passé, ont ferrailé si longtemps parmi nous à propos d'orgues.

Et pourtant, malgré tous les *camp-meetings* et tous les *revivals* des méthodistes, malgré tous les efforts de ministres et de personnages laïques distingués, le protestantisme s'en va aux Etats-Unis. " Les sectes les plus populaires dans ce pays, dit encore le P. Hecker, sont celles qui possèdent le moins d'éléments chrétiens positifs. Tels sont les universalistes, les unitariens, les adeptes du spiritisme. Les états appelés la Nouvelle-Angleterre, fondés par les puritains, ont cessé d'être la forteresse du calvinisme, pour arriver, à travers toutes les transformations de l'unitarisme, à ce qu'on nomme l'unitarisme libéral, lequel, en fait, n'est qu'un pur théisme."

Écoutez les aveux désolants des protestants eux-mêmes. Les *Memorial Papers*, publiés en 1857, qui renferment sous forme de circulaire, une série de questions posées par la commission épiscopaliennne, relativement à la situation présente et à l'avenir de la religion, reconnaissent que l'église épiscopaliennne, dans sa constitution actuelle, est incompétente pour la dispensation de la parole évangélique dans tous les rangs de la société, et qu'elle est ainsi insuffisante pour opérer les œuvres de Dieu sur cette terre et dans ce siècle.

Un ministre baptiste écrit également : " La situation actuelle de l'église chrétienne et ses relations avec le monde, présentent des anomalies choquantes et qui sont de nature à scandaliser les croyants, principalement dans nos contrées. Ici, point de persécutions : la parole de Dieu a toute liberté, ses ministres sont plus nombreux que dans les autres pays protestants ; mais qu'en résulte-

t-il ? Le nombre des croyants diminue dans toutes les sectes, l'incrédulité se multiplie et se fortifie ; l'humanité, loin de rentrer dans l'église, affecte de se placer en dehors. Si cela continue, dans vingt ou trente ans la lumière sera transportée ailleurs. Nos sermons, nos discussions purement abstraites, à moins d'un miracle, ne sauraient convertir personne, et même ils n'ont pas ce but. Si tout ce que nous voyons est tout ce que le christianisme peut faire, c'est une œuvre avortée."

L'érudit docteur Philippe Schaaf, dans un ouvrage intitulé : *Esquisses de la situation politique, sociale et religieuse des Etats-Unis*, avoue que le protestantisme, tel qu'il est, doit périr et faire place à ce qu'il appelle le *catholicisme évangélique*, lequel, comme il est facile de le voir, n'est autre chose qu'un pur rationalisme.

L'auteur de la *Primitive Piété Ravivée* se plaint aussi que, de nos jours, la piété se soit écartée du divin modèle ; il gémit de ce que le protestantisme a perdu son influence sur les masses, quand il dit : " Dans notre pays, pris dans son ensemble, la moitié de la population ne fréquente plus le sanctuaire ; on écoute un autre évangile."

S. J.

(A continuer)
